LETTRE

SUR LES

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES,

Condamnés par l'Arrêt du Parlement, du 18 Août 1770.

LETTRE
SUR LES OUVRAGES PHILOSOPHIQUES,
Condamnés par l'Arrêt du Parlement, du 18 Août 1770.

Vidi afflictionem, quam dedit Deus Filiis hominum, ut distendantur in ea.
Cuncta fecit bona in tempore suo, & mundum tradidit disputationi eorum, ut non juveniat homo opus, quod operatus est Deus ab initio usque ad finem. *Ecclesiast. cap. 3, vers.* 10.

A LA HAYE;
Et se trouve,
A PARIS,
Chez VENTE, Libraire, au bas de la Montagne Sainte-Geneviéve.

M. DCC. LXXI.

LETTRE

SUR LES

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES,

Condamnés par l'Arrêt du Parlement, du 18 Août 1770.

MONSIEUR,

LORSQUE vous m'avez prié de vous dire mon sentiment sur les Ouvrages Philosophiques, condamnés par l'Arrêt du Parlement du 18 Août 1770, vous avez sans doute entendu que ce n'étoit que sur ce qui pouvoit m'avoir frappé dans les principes dangereux que contiennent ces Ecrits sur la Morale & la Société;

car vous devez penſer que je n'aurai pas la témérité de prétendre réfuter les maximes impies qui y ſont répandues contre la Divinité, la révélation, la tradition & les myſteres de la Religion Chrétienne : cet Ouvrage ſeroit abſolument au-deſſus de mes connoiſſances. Je les borne à celles que j'ai puiſées dans l'avertiſſement que Noſſeigneurs du Clergé de France ont adreſſé aux fideles du royaume *ſur les dangers de l'incrédulité*, dans lequel la vérité & la raiſon brillent avec tant d'éclat, & qui eſt bien digne des lumieres des Prélats reſpectables qui nous l'ont donné. Ils n'y ont rien laiſſé à deſirer pour nous faire voir comme ils le diſent, [*page 5 de l'avertiſſement*,] » que les » avantages que promet l'incrédulité & la ſcience » dont elle ſe pare, ne ſont que preſtige & » menſonge ; qu'au lieu d'élever l'homme, elle » le dégrade & l'avilit ; qu'au lieu de lui être » utile, elle nuit à ſon bonheur ; qu'elle diſ- » ſout les liens de la ſociété, détruit les prin- » cipes des mœurs, renverſe les fondemens de » la ſubordination. « Il nous prouve en même-temps, » que nos intérêts les plus chers ſont » liés au maintien de la Religion ; que ſans » elle nous ne pouvons avoir ni une connoiſ-

» ſance ſuffiſante de nos devoirs, ni la force » de les pratiquer ; que nos foibleſſes, nos » imperfections, ce que nous ſentons en nous- » mêmes, ce que nous éprouvons au-dehors, » tout annonce la néceſſité & les avantages » d'une révélation ; qu'elle ſeule enfin nous » ouvre le chemin de la vérité & du bon- » heur. «

Ces conſidérations ſeroient plus que ſuffiſantes pour convaincre les incrédules de leurs erreurs, s'ils vouloient de bonne foi ſe laiſſer éclairer par le flambeau de la vérité & de la raiſon, & s'ils ne cherchoient pas à l'obſcurcir par les nuages dans leſquels ils s'efforcent de l'envelopper.

Mon deſſein n'eſt donc pas d'ajouter quelque choſe à la ſolidité des preuves convaincantes contenues dans cet avertiſſement, elles n'en ont pas beſoin. Mais pour ſatisfaire, Monſieur, en quelque partie à la demande que vous m'avez faite, je parlerai ſeulement de quelques-unes des aſſertions contenues dans les Ouvrages condamnés. Comme elles ne préſentent que des maximes fauſſes & ſpécieuſes ; mais ornées d'un ſtyle agréable & fleuri, par lequel les lecteurs, peu inſtruits, ſe laiſſent

ſéduire ſans avoir le moment de la réflexion, je tâcherai de faire voir ſeulement la fauſſeté de celles qui attaquent directement les Souverains, les Loix, le Gouvernement, & la Société, & qui ne tendent qu'à introduire dans les Etats une anarchie capable, s'il étoit poſſible, d'y cauſer des révolutions.

J'ai penſé qu'il pourroit m'être permis d'employer quelques traits hiſtoriques pour appuyer les raiſonnemens que je ferai ; car je crois que l'Hiſtoire eſt d'une grande utilité, parce qu'elle nous apprend à connoître les hommes, les caracteres, & les vertus de ceux qui ont eu part aux grands événemens, & qui ſe ſont rendus mémorables par les belles actions qu'ils ont faites en faveur de l'humanité. Elle nous apprend auſſi les effets funeſtes des paſſions, les défauts, les vices, & les mauvaiſes actions de ceux qui ſe ſont rendus odieux & mépriſables ; enfin elle nous donne des exemples pour imiter les unes & éviter les autres.

Je commencerai donc par vous entretenir, Monſieur, du premier des Ecrits condamnés par l'Arrêt du Parlement, dont je vous dirai peu de choſe. Il a pour titre : *La contagion ſacrée, ou l'Hiſtoire naturelle de la ſuperſtition.*

Cet Ouvrage eſt la traduction d'une Satyre compoſée par un Anglois, remplie d'invectives contre la révélation qui fait la baſe de la Religion Chrétienne. Je ne donnerai point d'autre preuve de la vérité de cette Religion, que ſon exiſtence non-interrompue depuis 1770 ans, qui prend ſa ſource dans la Religion des Juifs, donnée par Dieu même ſur le mont Sinaï, qui remonte juſqu'à la création du monde, qui eſt ſoutenue par une tradition qui n'a jamais varié, reçue par une infinité de Docteurs ſavans, ſages & éclairés, dont nous admirons les Ouvrages; Religion enfin qui a triomphé de tous ceux qui ont voulu l'attaquer.

Le ſecond de ces Ecrits, qui a pour titre: *Dieu & les hommes, œuvre Théologique, mais raiſonnable, Londres 1770*, s'exprime ainſi: *Jeſu qui n'a rien écrit, qui eſt venu long-temps après Platon* (1), *& qui n'a paru que chez un peuple barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, & qu'aſſurément il ne connoiſſoit pas.*

Je dirai avec confiance que l'Auteur de cet Ouvrage n'a aucune connoiſſance de l'Hiſtoire

(1) Environ 320 ans.

Sacrée ni Profane, ou qu'il affecte de l'ignorer, pour chercher à nous en imposer. Comment a-t-il pu nous dire que Jesus-Christ n'a paru que chez un peuple barbare. Les Juifs étoient-ils donc un peuple barbare dans le temps que David faisoit tant de conquêtes sur les ennemis de cette nation, & dans le temps que la sagesse de Salomon, sa gloire, ses richesses, faisoient l'admiration de tous les peuples de l'Orient? Le Roi d'Egypte, qui se trouve honoré de donner sa fille en mariage à Salomon, le regardoit-il comme le Roi d'un peuple barbare? Ce temple, élevé par Salomon en l'honneur du vrai Dieu, si merveilleux & si magnifique, auquel aucun temple du monde n'a jamais pu être comparé, étoit-il donc l'ouvrage d'un Roi ou d'un peuple barbare? Ce peuble a subsisté sous plusieurs de ses Rois, jusqu'au temps de Nabuchodonosor, auquel Dieu permet de détruire Jérusalem & ce temple, & de réduire en captivité, pendant soixante-dix ans, ce peuple, pour le punir des crimes qu'il avoit commis. Il ne se confondit point parmi les Assyriens. Il fut même considéré dans cet Empire, & sous celui des Perses, au point d'y vivre suivant ses coutumes & ses

loix. (1) Cyrus, après avoir détruit la puissance des successeurs de Nabuchodonosor, fait sortir les Juifs de captivité, & les rétablit dans leur pays. *Le Dieu du Ciel*, dit-il dans son décret, *m'a donné tous les royaumes de la terre, & m'a ordonné de faire rebâtir son temple à Jérusalem.* (2) Il fait rendre aux Juifs ses vases sacrés; & les ornemens d'or & d'argent que Nabuchodonosor avoit enlevés. Ils rebâtissent leur temple & leur ville. Ils vivent tranquillement sous la protection des Rois de Perse. Lorsque Alexandre a détruit cette puissance, il vient à Jérusalem, il offre des sacrifices dans le temple, il permet aux Juifs de vivre sous le gouvernement de leurs souverains Pontifs, & ne leur impose qu'un léger tribut. Ils furent asservis & persécutés pendant douze ou quinze ans par les Rois de Syrie successeurs d'Alexandre. Mais Judas Machabée paroît. Il se met à la tête des troupes de sa nation : il

(1) Voir dans l'Ecriture l'histoire de la chaste Suzanne & de Tobie.

(2) Hæc dicit Rex Persarum, omnia regna terræ dedit mihi Dominus Cœli, & præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem. *Esdr. c. 1, v. 2.*

remporte plusieurs victoires sur les Rois de Syrie, dont il secoue le joug. Il soumet les Iduméens, les Arabes, & les autres nations qui l'environnent. Il fait alliance avec les Romains, & il fonde le nouveau royaume de Judée. La principauté des Asmonéens, toujours jointe au souverain Sacerdoce, se conserve glorieusement sur le trône des Juifs jusqu'à Hérode le Grand qui s'empare de la couronne, & sous le regne duquel Jesus-Christ vient au monde. C'est aux lecteurs à juger sur ce récit si l'Auteur a pu traiter de barbare la nation des Juifs.

Cet Auteur a pu avancer, comme il a fait, *que Jesus-Christ n'a rien écrit.* Mais des quatre Evangélistes, il y en a deux qui, ayant vécu avec lui, avoient été témoins de tous ses miracles, & avoient entendu les sublimes préceptes qu'il donnoit aux Juifs; & les deux autres les avoient appris de ses Apôtres, aussi témoins de toutes ses actions. Il doit donc paroître surprenant qu'après plus de dix-sept cens ans que Jesus-Christ a souffert la mort, l'Auteur vienne lever des doutes sur l'authenticité de l'Evangile qui a été si unanimement reconnue par tous ceux qui depuis si long-temps professent la Religion Chrétienne.

Comment ce même Auteur peut-il avancer *que le Platoniſme eſt le pere du Chriſtianiſme.* L'Auteur eſt ici en contradiction avec lui-même ; car ſi, comme il le dit, Jeſus-Chriſt ne connoiſſoit pas le Platoniſme, comment a-t-il pu en faire le pere de la Religion qu'il annonçoit ?

Il eſt aiſé de voir que notre Auteur n'a pas pris la peine de s'inſtruire de la Philoſophie de Platon.

Platon eſt l'Auteur le plus éloquent & le plus beau parleur de l'antiquité ; il prend plaiſir à ſe faire écouter, ſans ſe ſoucier qu'on le croie. Il a de l'eſprit, de l'imagination, & beaucoup de génie, mais peu de ſuite & de méthode. Par l'envie qu'il a d'être agréable, il donne dans le merveilleux. Ce ſont des fables, des métaphores, des allégories perpétuelles que la plupart de ſes diſcours. La condamnation de Socrate ſon maître, (1) pour cauſe d'irréli-

(1) Plutarque dit que ſon crime ne fut qu'un effet de ſa piété, pour avoir voulu rendre la Philoſophie de Pythagore plus pure, en retranchant les fables & les ſuperſtitions qui s'y étoient gliſſées, & qui la rendoient ridicule.

gion, l'avoit rendu si circonspect à découvrir ses véritables sentimens, que pour ôter au peuple d'Athenes l'idée qu'il étoit attaché à ceux de Socrate il se fit Pythagoricien.

Il faut convenir qu'il y a de belles choses dans les Ouvrages de Platon. Ce fut lui qui enseigna le premier que la vraie Philosophie consistoit dans la fidélité, dans la constance, dans la justice, dans la sincérité, & dans l'amour de son devoir. Mais qui sont les honnêtes gens un peu instruits qui ne pensent pas comme lui? c'étoit le sentiment de la plûpart des Philosophes Grecs de son temps. Mais trouve-t-on dans Platon ces sublimes vertus que Jesus-Christ enseigne dans son Evangile, & qu'il a pratiquées le premier? Y trouve-t-on l'amour de Dieu & du prochain, la charité, l'humilité, le pardon des injures, & le mépris des richesses? Tout le monde sait que Platon étoit fort riche, & qu'il vivoit splendidement, même trop pour un vrai Philosophe, comme le lui reprocha le Cynique Diogenes. (1)

---

(1) Ce Philosophe entra chez Platon un jour qu'il donnoit un festin à ses amis. Diogenes en marchant sur les tapis, dont le plancher de la salle étoit couverte,

Les disciples de Platon altérerent si fort sa doctrine après sa mort, & ils remplirent son école de sentimens si bisarres & si singuliers, qu'on n'y reconnut plus aucuns vestiges de sa véritable doctrine. Ils se partagerent entre différentes sectes, dont les principales furent celles des Stoïciens, les plus orgueilleux de tous les Philosophes, & des Pyrrhoniens auxquels il avoit appris à douter de tout par l'incertitude des maximes qu'il débitoit. Toutes ces sectes tomberent dans de si grands écarts, qu'elles se firent généralement mépriser. Il faut voir dans Cicéron avec quel mépris il parle des Stoïciens, & comment il se mocque de Caton sectateur zélé de cette Philosophie. S. Augustin qui a aussi fait un Ouvrage contre le Platonisme, étoit bien éloigné de croire qu'il pût être le pere du Christianisme. (1)

Il est vrai que la Religion Juive, comme le dit l'Auteur, a été la mere du Christianisme; mais il est de toute fausseté que le Platonisme en soit le pere. Il y a dans les Ouvrages de

---

dit : Je foule aux pieds l'orgueil de Platon. Oui, lui dit Platon; mais c'est par un plus grand orgueil.

(1) August. libro de Civitate Dei.

Platon beaucoup de maximes bien véritables & bien ſages ; mais il eſt aiſé de connoître où il les avoit puiſées. Perſonne n'ignore qu'il avoit eu connoiſſance des Ecritures. Il avoit voyagé pour s'inſtruire chez les différentes nations de l'Orient qui connoiſſoient la Philoſophie. Les Juifs de ſon temps étoient dans un état brillant ſous la protection des Perſes. Ils paſſoient pour les premiers Philoſophes du monde. Leur temple étoit en grande vénération chez toutes les nations, dont les Rois y envoyoient leurs offrandes. Les Juifs, dans l'eſpérance de faire des Proſélytes, communiquoient volontiers leurs Ecritures aux Savans ; & ſi les Philoſophes d'aujourd'hui daignoient conférer les Ouvrages de Platon avec les Livres Sapientiaux de l'Ecriture, ils y trouveroient une partie des maximes qu'il a répandues dans ſes Ecrits.

Toutes les perſonnes ſenſées conviendront que la Religion Juive eſt la mere de la Religion Chrétienne ; ſes Ecritures y annoncent par-tout la venue du Meſſie qui devoit ſortir de cette nation. Elles en parlent ſi clairement, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre. Jeſus Chriſt lui-même dit dans l'Evangile : *Nolite*

putare quod veni ſolvere legem aut Prophetas non veni ſolvere ſed adimplere. [*S. Matth. c. 5, v. 17.*] Ne croyez pas que je ſois venu pour détruire la Loi ou les Prophétes; je ne ſuis pas venu pour les détruire, mais pour les accomplir.

Il eſt donc abſurde d'avancer que le Platoniſme eſt le pere de la Religion Chrétienne. Ceux qui débitent de pareilles maximes, ſe donnent bien de garde de parler des Ecritures; ils les regardent comme des Livres apocryphes, pour ſoutenir leurs opinions; ils ne s'appuyent que ſur les ſentimens & les Ouvrages des Auteurs Payens, & ſur ceux des nouveaux Philoſophes.

L'Auteur, après avoir fait tous ſes efforts pour démontrer *qu'on a*, comme il le dit, *perverti horriblement la Philoſophie*, finit par s'écrier, *que le temps eſt venu de lui rendre ſa premiere pureté.*

Ce que l'on peut dire d'une pareille propoſition, & de tout ce que contient cet Ouvrage, c'eſt qu'il ignore abſolument ce que c'eſt que la Philoſophie.

La véritable Philoſophie conſiſte dans l'amour de la ſageſſe qui doit nous conduire à la pratique de la vertu. C'eſt à cet amour de la

ſageſſe, & à cette pratique de la vertu que ſe ſont attachés les anciens Philoſophes, dont les Ecrits ont mérité notre approbation, & qui ont fait la régle de la conduite des hommes ſenſés & raiſonnables. Les principes de cette ſageſſe ſont inaltérables ; ils n'ont point varié depuis le commencement du monde. *Elle n'a rien perdu de ſa premiere pureté*, ſi ce n'eſt dans les écrits de ceux qui ont formé des ſectes ridicules & extravagantes. J'entends de tous côtés ces hommes, qui ſe diſent des Philoſophes, invoquer la Philoſophie ſans en donner aucune connoiſſance raiſonnable. Je n'apperçois dans leurs écrits que des hommes qui veulent s'élever au-deſſus de la Divinité, des incrédules qui cherchent à détruire la Religion, des Athées, des Matérialiſtes, qui voudroient avoir la liberté de ſe livrer à tout ce que leurs paſſions leur inſpirent de plus vicieux. Quelle différence entre ces nouveaux Philoſophes & les anciens dont nous admirons encore aujourd'hui les Ecrits ; un Platon, un Ariſtote, & pluſieurs autres qu'il eſt inutile de rapporter. Ceux-ci paſſoient toute leur vie dans les plus profondes méditations de la Philoſophie ; mais les nôtres, après un travail ſuperficiel & des

études précipitées, prononcent hardiment sur les doutes & les incertitudes qui se présentent à eux, dans le dessein de satisfaire à l'avidité qu'ils ont de débiter leurs opinions, & donner cours à des nouveautés. Qu'ils nous fassent donc connoître en quoi *l'on a perverti si horriblement la Philosophie*, mais que ce soit par des Ouvrages raisonnables.

Je ne vous parlerai pas, Monsieur, des troisieme, quatrieme, cinquieme, & sixieme Ouvrages condamnés par l'Arrêt du Parlement. Leurs raisonnemens ne sont fondés que sur de faux principes, dont la discussion m'auroit mené trop loin. Je m'en tiendrai à la condamnation dont Messieurs du Parlement les ont flétris. Je ne m'attacherai donc qu'à relever quelques-unes des propositions inférées dans l'Ouvrage en deux volumes qui a pour titre : *Le système de la nature, ou des loix du monde physique & du monde moral*, dont l'Auteur s'est attaché à renouveller le système d'Epicure, & à lui donner plus d'étendue, & s'est caché sous le nom de M. Mirabaud, Secrétaire perpétuel, & l'un des quarante de l'Académie Françoise.

Je dirai franchement que je regarde la plûpart des systêmes comme des êtres de raison,

appuyés sur des fondemens faux & chimériques, presque tous dénués de démonstrations géométriques & physiques, qui puissent me faire connoître la vérité. La plus grande partie de ceux qui ont paru ont été abandonnés.

L'Auteur de l'Ouvrage du *système de la nature* pose ici pour principe (1) *que la matiere est éternelle & nécessaire.... qu'elle a toujours existé.... que le mouvement lui est essentiel.* Il définit le mouvement *une façon d'être qui découle nécessairement de l'essence de la matiere, & qu'elle se meut par sa propre énergie.* D'un autre côté il donne pour maxime, *que tout corps est mu par un autre corps qui le frappe, & qu'il n'y a aucun mouvement spontané dans la nature.... Le mouvement*, dit-il page 16, *se communique d'un corps à un autre par une suite d'impulsions continuées à l'infini.... Delà il s'ensuit*, dit-il, *que le mouvement vient d'une cause intérieure à la nature, puisqu'il lui est essentiel, & qu'il vient en même-temps d'une cause extérieure, puisqu'il est donné par impulsion.* La contradiction qui regne dans ce raisonnement est choquante; c'est cependant sur elle que tout le système est établi.

(1) De la matiere & du mouvement, *tom.* 1, *ch.* 2, *pag.* 28 & 31.

Il

Il paroît que l'Auteur n'a pas consulté Gassendi, Philosophe François qui a vécu dans le siecle passé, qui a été le restaurateur de la physique d'Epicure, & lui-même Epicurien; mais mitigé par principe de conscience.

Gassendi admet la création des atômes qu'Epicure nie, & qu'il regarde comme éternels: Gassendi avance, comme il est vrai, que Dieu leur a donné, lors de la création, le mouvement, l'extension, & la figure qu'Epicure prétend qu'ils ont d'eux-mêmes. Or s'il est vrai, comme on n'en sauroit douter, que c'est Dieu qui a donné, & qui donne encore l'impulsion au mouvement qui regne dans la nature, la contradiction de notre Auteur est levée; puisqu'il convient lui-même d'*une cause extérieure* qui donne l'impulsion au mouvement qui regne dans la nature. Or cette cause extérieure, ne pouvant être que Dieu seul, je conclus avec Gassendi qu'il y a nécessairement un Dieu.

Ce que l'Auteur dit ensuite [*tom. 1, ch. 2, p. 56 & suiv.*] *qu'il n'y a dans l'univers ni ordre ni désordre*, ne me paroît pas juste: suivant cet axiome, si connu en Philosophie, qu'entre deux propositions contradictoires, il y en a une nécessairement vraie. De deux choses l'une, ou il y a

de l'ordre dans l'univers, ou il n'y en a pas. S'il n'y en pas, tout doit tomber dans la confusion. Mais s'il y en a, qui est-ce qui peut l'entretenir, si ce n'est une intelligence supérieure? Or tout n'étant point confondu, je conclus que cette intelligence supérieure qui conserve l'ordre, qui regne dans l'univers, ne peut être que la Divinité.

De l'homme, de son origine et de sa fin.

L'Auteur voudroit établir *que l'homme est un être purement physique; .... que la matiere inanimée peut passer à la vie qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens; .... que le mouvement le fait naître, le soutient & le détruit; .... que c'est un tout organisé composé de différentes matieres; .... que la différence entre l'homme & la bête ne se tire que de leurs organisations....* Il compare l'homme au papillon; *ils disparoissent*, dit-il, *l'un comme l'autre après avoir rempli la tâche que la nature leur avoit imposée.*

Cette comparaison de l'homme avec le papillon [*p.* 14.] paroît fort singuliere. *Ils disparoissent*, dit l'Auteur, *après avoir rempli la tâche que la nature*

leur avoit imposée. Je conçois par cette disparution, qu'ils tombent l'un comme l'autre dans le néant ; & c'est sans doute ce que l'Auteur entend lorsqu'il dit, [*ch. 13, p. 267.*] *que mourir, c'est rentrer dans l'insensibilité où nous étions avant que de naître.*

Cependant je vois continuellement naître des hommes. Qui est ce qui leur donne cette existence ? L'Auteur me répond, *la matiere inanimée peut passer à la vie.* [*p. 263.*] Mais si elle est inanimée, elle ne peut pas donner une ame à d'autre matiere. Lorsque nos parens nous ont donné le jour, où ont-ils pris notre ame ? Ils ne peuvent pas la demander à la nature qui est inanimée. Disons donc, pour parler raisonnablement, que Dieu, lors de la création, a donné à l'homme cette ame qui le fait exister. Après avoir formé l'homme du limon de la terre, Dieu répandit sur lui un souffle de vie, & l'homme devint animé. *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, & factus est in homo animam viventem.* [Genes. cap. 11, v. 7.]

Que dois-je donc penser de l'ame, de cet être qui depuis la créarion du monde est départi à chaque corps organisé, & qui continuera d'être créé pour chaque homme en particulier

tant qu'il plaira au Souverain de l'univers? Je dois regarder cet être comme immortel; mais il n'a pas plu à la Providence de nous inſtruire de la profondeur de ſa conduite & de ſes décrets; nous devons nous contenter de ce qu'elle a bien voulu nous faire connoître, & de dire *ô Altitudo!*

Ce que l'on peut conclure des aſſertions de l'Auteur, c'eſt qu'il ſuit le ſyſtême d'Epicure ſur la matiere, & celui de Deſcartes ſur les bêtes; qu'il regarde l'homme comme de la pure matiere, & une machine *qui ne peut s'éloigner de l'organiſation que la nature lui a donnée, & qu'il eſt forcé de remplir.*

Mais que répondra l'Auteur, lorſqu'on lui dira que la matiere ne penſe pas, & qu'une machine ne raiſonne pas? L'homme penſe, réfléchit, & agit en conſéquence de ſes réflexions. Or s'il réfléchit, il eſt impoſſible qu'il ſoit aſſujetti dans ſes actions à la matiere, dont l'Auteur dit que la nature l'a compoſé. L'Auteur n'oſe décider ſi l'homme a toujours exiſté; il répond à ceux qui prétendent que l'eſpece deſcend d'un premier homme & d'une premiere femme créés par la Divinité; *que nous avons quelques idées de la nature, mais que nous n'en*

avons aucune de la Divinité ni de la création. C'eſt ainſi que l'Auteur ſe ſauve par des négations qu'il croit que nous admettrons pour des preuves.

L'Auteur peut dire qu'il n'a aucune idée de la Divinité ni de la création ; mais il s'avance trop lorſqu'il dit, en ſe ſervant du terme générique, NOUS, que nous penſons comme lui. Il faut qu'il nous excepte de ſa régle, elle eſt trop générale. Non, nous avons de la Divinité & de la création toute la connoiſſance qui nous eſt néceſſaire. Elle eſt imprimée dans notre ame par tous les objets que nous avons continuellement devant les yeux. Jettons-les ſur ce qui ſe paſſe dans l'univers. Examinons le cours du ſoleil, de la lune, des planetes, des étoiles, & des autres aſtres : voyons l'harmonie qui regne entre toutes les parties qui compoſent le monde, pourrons-nous n'être pas perſuadés que c'eſt un Dieu qui par ſa toute-puiſſance, après les avoir créés, y maintient l'ordre qu'il y a établi ? Quand nous n'aurions pas les Ecritures & la Tradition, ce ſeul raiſonnement ſuffiroit pour nous convaincre qu'il exiſte une Divinité. Or s'il y a une Divinité telle que nous la concevons, ce ne peut être qu'elle qui ait créé le monde.

On ignore, dit l'Auteur, *l'énergie de la nature, & on ne sait pas comment elle a pu produire les hommes que nous connoissons.* Aussi n'est-ce pas la nature qui les a produits, c'est Dieu qui les a créés. Ce ne sera jamais par la force de nos raisonnemens, notre esprit est trop borné, que nous découvrirons si c'est la nature ou un Etre suprême qui a donné à l'homme son existance. Je le répète, Dieu n'a pas jugé à propos de nous découvrir les secrets de sa Providence; il faut nous en tenir à ce qu'il a bien voulu nous permettre de connoître. Nous en savons assez pour nous conduire. Il nous a donné abondamment tout ce qui nous étoit nécessaire pour notre subsistance : il nous a donné des loix qui nous enseignent le chemin de la vertu : il nous a promis, si nous la pratiquons, de nous récompenser, comme il nous a menacé de punir nos vices. Eh! qu'importe aux humains de savoir la conduite que Dieu a tenue dans la création de l'univers? Si l'Auteur, comme il le dit, ne sait pas qui a pu produire les hommes; c'est sa faute : pourquoi n'a-t-il pas assez profondément médité sur les principes de la nature? Pourquoi rejette-t-il la Tradition & les Ecritures admises depuis si long-temps par

les perſonnes les plus raiſonnables ? Penſe-t-il, par ce qu'il lui plaira, pour appuyer ſon ſyſtême, de nier tout ce que nous connoiſſons de plus évident, qu'on l'en croira ſur ſa ſimple parole, ſans donner aucune preuve phyſique de ſon opinion ?

Comme l'Auteur n'admet point la création, parce qu'il croit que le monde eſt matériel & éternel, il ne regarde l'homme que comme une portion inanimée qui a paſſé du néant à la vie par un aſſemblage de mouvemens conduits par des loix néceſſaires, qui lors de la mort de l'homme le font rentrer dans le ſein de la nature d'où elle l'avoit tiré, c'eſt-a-dire, dans le néant. *La mort*, [dit-il ch. 13, p. 267 & 268.] *n'eſt que le ſommeil de la vie ; ce ſommeil ne ſera troublé par aucun ſonge déſagréable ; un réveil fâcheux ne le ſuivra jamais ; mourir, c'eſt rentrer dans cet état d'inſenſibilité où nous étions avant de naître.*

Comme l'Auteur ne nous donne aucune preuve ſatisfaiſante & raiſonnable d'une opinion ſi extraordinaire, on ne peut lui oppoſer que la contradiction qui ſe trouve dans ſes raiſonnemens. Quoiqu'il avance que l'homme & ſon ame ſoient entiérement anéantis par la mort,

il admet cependant une eſpece de métempſicoſe pour les reproduire. *Des loix auſſi néceſſaires*, [dit-il p. 268,] *que celles qui nous ont fait naître, nous feront rentrer dans le ſein de la nature ſous quelque forme nouvelle. Sans nous conſulter, elle nous plaça pour un temps dans le rang des êtres organiſés; ſans notre aveu, elle nous obligera d'en ſortir pour nous placer dans un autre rang.* Ce raiſonnement ne contient que des contradictions accompagnées d'une obſcurité qu'il n'eſt pas poſſible de percer.

Ce que j'imagine, c'eſt que l'Auteur nous annonce une eſpece de métempſicoſe, ou quelque choſe de pire. Il dit, qu'après nous avoir placés dans le rang des êtres organiſés, la nature nous placera dans un autre rang. Quel ſera cet autre rang? Ce ſera ſans doute celui des animaux; nous deviendrons des lions, des bœufs, des oiſeaux, des poiſſons, des reptiles; ils ſont tous des êtres organiſés, mais d'un autre rang; car je ne crois pas qu'il faſſe de nous des êtres purement matériels.

Que Pythagore, par la force de ſes réflexions, & par ſuite des méditations dans leſquelles il a paſſé toute ſa vie, ou par des connoiſſances qui lui ont été ſuggérées par d'autres Philoſophes,

ait conçu l'immortalité de l'ame ; qu'il ait ignoré comment elle avoit été créé, & ce qu'elle pouvoit devenir après sa séparation d'avec le corps. Qu'il ait imaginé la métempsicose, qui a été admise par tous les Philosophes qui l'ont suivi, excepté par Epicure, je n'en suis pas surpris ; il y avoit dans cette opinion quelque chose qui flattoit son imagination. Mais qu'un nouveau Philosophe, s'éloignant de l'opinion de tous les autres, vienne anéantir totalement l'ame de l'homme, sans nous en apprendre la cause, & nous dise ensuite [*ch. 4, p. 76.*] *que la nature le reproduira bientôt épars sous une infinité de formes nouvelles*, c'est lui accorder une espece d'immortalité, une métempsicose, qu'il lui refuse dans d'autres endroits de son Ouvrage ; c'est tomber dans une contradiction palpable.

L'Auteur finit ces assertions par conclure, [*ch. 15, p. 89.*] *que l'homme, qui dans sa folie prend arrogamment le titre de Roi de la nature, n'a aucune raison pour se croire un être privilégié.*

L'homme pousseroit l'extravagance trop loin s'il prenoit le titre de Roi de la nature. Nous entendons, comme l'Auteur, par le terme de la nature tout ce qui compose l'univers.

L'homme n'a jamais prétendu s'en arroger le titre de Roi ; mais je crois pouvoir dire, qu'étant la créature la plus parfaite qui ſoit ſur la terre, il commande, pour ainſi dire, à tous les animaux qui l'habitent. *Croiſſez & multipliez*, a dit le Créateur à l'homme & à la femme ; *rempliſſez la terre, & la ſoumettez, étendez votre domination ſur les poiſſons de la mer, ſur les oiſeaux du ciel, & ſur les animaux qui marchent ſur la terre.* (1)

Effectivement l'homme n'en eſt-il pas le maître depuis l'éléphant juſqu'au dernier reptile ? En eſt-il un ſeul qui puiſſe lui réſiſter, & ne ſoit, pour ainſi dire, ſoumis à ſes volontés ? Ne les a-t-il pas tous ſubjugués ? Nous ne nous éloignerons peut-être pas trop de la vérité lorſque nous le regarderons, malgré le ſentiment de l'Auteur, comme un être très-privilégié, & au-deſſus de tous ceux qui vivent ſur la terre.

---

(1) Benedixitque illis Deus, & ait, creſcite & multiplicamini, & replete terram, & dominamini piſcibus maris & volatilibus cœli, & univerſis animantibus quæ moventur ſuper terram. *Gen. ch.* 1, *v.* 28.

De l'ame et de sa spiritualité.

L'Auteur examine dans ce chapitre la nature de l'ame, il avance [*tom. 1, ch. 7.*] *que les anciens Philoſophes, de même que les premiers Docteurs du Chriſtianiſme, n'ont eu de l'ame que des idées matérielles.*

Seroit-il poſſible que l'Auteur n'eût jamais vu, ni entendu parler du Traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame, qui a ſervi de fondement à la Philoſophie des Payens, & aux fables qu'ils ont débité ſur leurs enfers, où les ames recevoient la récompenſe de leurs vertus, ou la punition de leurs crimes. Ce fut Platon qui rectifia le premier l'opinion de l'immortalité de l'ame, que Socrate avoit appriſe de Pythagore, que Pythagore avoit appriſe des Egyptiens auxquels Abraham l'avoit enſeignée dans ſes voyages en Egypte. Ariſtote & tous les anciens Philoſophes connoiſſoient l'immortalité de l'ame dont ils avoient des idées ſpirituelles.

A l'égard des premiers Docteurs du Chriſtianiſme, pénétrés comme ils étoient des vérités de l'Evangile, & de ces admirables ſermons

dans lesquels Jesus-Christ avoit prêché si hautement la résurrection des morts, le jugement dernier, & les récompenses ou les peines éternelles, ces Docteurs ne pouvoient avoir de l'ame que des idées spirituelles. C'est cette doctrine que les Apôtres & les premiers Chrétiens ont prêché à la face de tout l'univers. C'est celle qui est consignée dans les Ecrits, non seulement des premiers Docteurs du Christianisme; mais de tous ceux qui les ont suivis. Ils n'avoient pas besoin de faire des Ouvrages Philosophiques pour prouver ces vérités; elles étoient trop universellement reçues.

Il faut donc que l'Auteur, pour me prouver le contraire, me cite des passages de ces anciens Philosophes, & de nos Docteurs, qui justifient *qu'ils n'ont eu de l'ame que des idées matérielles.*

Il me dira comme il fait, [*ch.* 7, *p.* 98.] *que faire intervenir la Divinité, c'est avouer son ignorance :* & lui, qui fera-t-il intervenir? Epicure, qui ne nous opposera pour toutes preuves que des négations de la Divinité, & des vérités les plus évidentes.

L'Auteur, après avoir fait l'examen de notre ame, conclut, *que l'homme n'a pas d'autre ame que le cerveau, que toutes les facultés intellectuelles*

que l'on attribue à l'ame ſe réduiſent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par le mouvement dans le cerveau, qui eſt viſiblement en nous le ſiege du ſentiment, & le principe de toutes nos actions.

Je ne crois pas qu'on puiſſe donner de l'ame une définition plus fauſſe & plus obſcure. Que veulent dire ces termes de *modifications*, *qualités*, *façons d'être?* &c.

C'eſt dire bien poſitivement que notre ame n'eſt que matiere, & doit périr avec notre corps, puiſqu'elle en fait partie, ſuivant le ſentiment de l'Auteur. Comment notre Auteur, qui ſe regarde comme un homme raiſonnable, & qui fait un ouvrage ſi ſérieux, a-t il pu tomber dans de pareilles abſurdités? C'eſt qu'il ne s'eſt pas donné la peine de conſulter au moins les ouvrages des Philoſophes Payens, & ſur-tout Platon & Ariſtote, qui l'auroient fait revenir de ſon erreur.

De la liberté de l'homme.

Je crois pouvoir ſoutenir que ce que l'Auteur avance [*t.* 1, *p.* 11.] au ſujet de la liberté de l'homme, n'eſt conforme ni aux

idées que nous avons ſur cette matiere, ni à l'exacte vérité. *Pour être libre* [dit-il, p. 189.] *il faudroit que l'homme fût tout ſeul plus fort que la nature entiere, ou il faudroit qu'il fût hors de la nature, qui, toujours en action ſur elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embraſſe, d'agir & de concourir à ſon action générale.*

Ce raiſonnement ne ſauroit exclure la liberté, & n'eſt pas aſſez concluant pour me convaincre que je ne ſuis pas libre d'agir de telle ou telle maniere. Eſt-ce une preuve ou défaut de liberté dans l'homme d'avancer comme fait l'Auteur [*p.* 220, *vid. la note.*] *que l'on ne peut citer un ſeul moment dans la vie où l'homme ſoit vraiment libre.*

Pour répondre à cette demande, il faudroit avoir lu dans le cœur de tous les hommes, & avoir pu ſaiſir les momens où *ils ſont ou ne ſont pas vraiment libres.* Mais cela n'appartient qu'à Dieu, qui eſt le ſeul ſcrutateur des cœurs. On pourroit rétorquer cet argument contre l'Auteur, & lui demander s'il peut citer lui-même des momens dans la vie, où l'homme ne ſoit pas vraiment libre. Je ne doute pas qu'il ne nous en cite quelques-uns; lui qui a décidé [*ci-devant*, *p.* 28,] *que le cerveau eſt*

visiblement en nous le signe du sentiment, & le principe de toutes nos actions.

Si l'Auteur vouloit être de bonne foi, & réfléchir sérieusement sur lui-même, il trouveroit bien des momens dans lesquels l'homme est absolument libre. Il est vrai qu'il y en a beaucoup où il ne l'est pas; mais dans ceux où il n'est gêné par aucun obstacle invincible, il jouit de son entiere liberté. Ceci doit s'appliquer aux actions morales de sa vie, dans lesquelles il lui est loisible de choisir entre un acte vertueux, & un acte vicieux, même entre deux actes honnêtes, où il n'est question que de prendre un parti, plus ou moins utile. Ces sortes d'actes sont absolument séparés de la nature, parce qu'ils dépendent uniquement des opérations de l'ame, qui sont toutes spirituelles. L'homme, ou plutôt son ame, est absolument hors de la nature; il n'y a que son corps qui ait une liaison avec les êtres qui sont dans la nature. Il n'en a d'autre que celle que leurs influences lui procurent par la production des fruits & des nourritures, que le Créateur a ordonné à ces êtres de fournir à l'homme pour sa substance matérielle.

Il paroît que cette liberté, que l'Auteur

traite de ſyſtême, gêne furieuſement le ſien. Il affecte de jetter dans ſon aſſertion une obſcurité qui ne réſout pas la queſtion. Il devoit s'expliquer plus clairement. Qu'entend-il lorſqu'il dit [*t.* 1, *ch.* 11, *p.* 220.] *que c'eſt pour juſtifier la Divinité du mal qui ſe fait dans le monde, qu'on a imaginé le ſyſtême de la liberté?*

D'ailleurs il y a une contradiction manifeſte dans le ſyſtême de l'Auteur; car, malgré cette liberté qu'il nous refuſe, il ſuppoſe néanmoins que les cauſes morales peuvent agir ſur la volonté de l'homme. *Les loix, les peines, les récompenſes*, dit-il, *ſervent ſouvent à déterminer l'homme dans l'embarras du choix.*

Cette aſſertion eſt pour moi une preuve que l'homme jouit de ſa liberté; car s'il ſe trouve quelquefois dans l'embarras du choix, & s'il a beſoin d'une cauſe particuliere pour le déterminer, il a donc la liberté de faire ce choix. J'adminiſtrerai encore à l'Auteur une autre preuve, que je crois concluante.

J'imagine qu'il a quelque connoiſſance de l'hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme. Je lui demande donc, ſi les Chrétiens de la primitive Egliſe, qui couroient au martyre, & qui ſacrifioient leur vie pour le ſoutien de la

Religion

Religion qu'ils profeſſoient, avoient la jouiſſance de leur liberté, lorſqu'ils voyoient d'un côté les récompenſes, & de l'autre les tourmens, pour les engager à renoncer à leur foi? Il y en eut qui la quittèrent; mais le plus grand nombre préféra de ſouffrir la mort. Etoit-ce par un effet de leur liberté que les uns & les autres prenoient des partis différens? Lorſque Calvin fit brûler à Genève Servet pour avoir nié la Trinité, celui-ci jouiſſoit-il de ſa liberté, lorſqu'il préféra la mort à la rétractation qu'on vouloit exiger de lui de ſon erreur? Après ces exemples, & tant d'autres que je pourrois citer, je perſiſterai dans la perſuaſion où je ſuis que l'homme jouit de toute ſa liberté. Tels ſont *les moments* que l'Auteur demande qu'on lui cite, *pour lui prouver que l'homme eſt véritablement libre.*

L'Auteur, pour ſoutenir ſon ſyſtême contre la liberté, la remplace par le fataliſme. *Il entend*, [dit-il tom. 1, p. 222,] *par fatalité l'ordre éternel, immuable, néceſſaire, établi dans la nature. Toutes nos actions ſont ſoumiſes*, dit-il, *à cette fatalité.*

Comme l'Auteur ne nous explique pas ce que c'eſt que cette fatalité, qu'aucun homme

raiſonnable ne peut admettre, j'abandonnerai cette aſſertion à ſon obſcurité ; mais je relé-verai ce qu'il dit [*ch. 9, p. 135.*] *Le deſir du bonheur actuel eſt le ſeul mobile des actions de l'homme.*

Lorſqu'il dit *le bonheur actuel*, on voit bien qu'il veut faire renoncer l'homme aux ré-compenſes de la vie future, & le débarraſ-ſer de la crainte des peines.

La vertu, [dit-il enſuite p. 135,] *n'eſt autre choſe que ce qui eſt conſtamment utile ; le vice eſt tout ce qui eſt nuiſible. L'homme ne peut agir que pour ſon intérêt. Il eſt injuſte de demander à un homme d'être vertueux, s'il ne peut l'être ſans être malheureux. Dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice. Tout dépend de l'opinion, & ce principe doit être la baſe de la morale.*

Je répondrai à l'Auteur que le véritable & ſeul bonheur conſiſte dans la pratique de la vertu ſoutenue par l'eſpoir des récompenſes. Comme il n'y a que ceux qui la pratiquent exactement qui puiſſent en bien parler, je gar-derai le ſilence.

Si la propoſition de l'Auteur, que je viens de citer, *que dès que le vice rend l'homme heu-reux, il doit aimer le vice*, étoit vraie, à quelles

horreurs la Société ne ſeroit-elle pas expoſée? Un homme pauvre imaginera qu'il a beſoin d'une ſomme d'argent pour le rendre heureux; il ira le poignard à la main l'arracher à un homme riche. Les criminels que la Juſtice fait punir tous les jours, ne ſont que trop imbus de cette pernicieuſe maxime: & encore combien de crimes reſtent-ils impunis, malgré la vigilance & la ſévérité des Magiſtrats? Les ſcélérats porteront même leur audace plus loin, lorſqu'ils auront appris comme on a la hardieſſe de le débiter, [*ch.* 13, *p.* 275,] *que l'immortalité de l'ame eſt une chimere, & que tout meurt avec le corps.*

Je ne m'arrêterai pas à prouver l'immortalité de l'ame, elle eſt trop bien établie, non-ſeulement parmi ceux qui profeſſent la Religion Chrétienne; mais chez les Mahométans, chez les Indiens idolâtres, & chez les autres nations de l'univers qui profeſſent une Religion quelconque; & je crois l'avoir aſſez démontré par ce que j'ai dit ci-devant.

Du dogme d'une vie future.

Si l'Auteur du Syſtême de la nature a la hardieſſe de dire, [*ch.* 13, *p.* 273,] *que le dogme inſenſé d'une vie future empêche les hommes de s'occuper de leur vrai bonheur*, c'eſt qu'il n'a jamais ſu en quoi conſiſtoit ce vrai bonheur. Si les anciens Philoſophes, (car je ne parle pas des Philoſophes Chrétiens) par la force de leurs méditations avoient connu la vérité de ce dogme, malgré l'ignorance où ils étoient de la véritable Divinité, quels reproches n'eſt-on pas en droit de faire à l'Auteur, qui pour ſoutenir le ſentiment d'un Philoſophe qui nioit la Divinité, & mettoit le ſouverain bien dans la volupté, nous débite des maximes démenties par des peuples, autres que ceux qui profeſſent la Religion Chrétienne, par les Mahométans & les Indiens idolâtres qui croient le dogme d'une vie future ? La maxime que l'Auteur vient d'annoncer, le conduit à la louange du *ſuicide*, & à exhorter ceux qui éprouvent des malheurs à ſe ſervir de cette voie pour s'y ſouſtraire.

Du Suicide.

La nature, [dit l'Auteur, tom. 1, p. 302,] *commande à l'homme le ſuicide. La honte ou l'indigence, la perfidie de ſes amis, l'infidélité de ſa femme, l'ingratitude de ſes enfans, une paſſion impoſſible à ſatisfaire, le chagrin, le remords, tout devient pour lui un motif légitime de renoncer à la vie. Un fer eſt le ſeul ami conſolateur qui reſte au malheureux.*

L'Auteur ne ſeroit pas de ce ſentiment s'il avoit bien réfléchi ſur la nature d'une partie de ces malheurs, que nous nous ſommes ſouvent attirés par notre faute. C'eſt par nos débauches, notre prodigalité, & nos folles dépenſes, que nous tombons dans l'indigence. Si nous avons des amis perfides, c'eſt que nous avons donné trop légerement notre confiance & notre amitié à des hommes pervers, dont nous n'avons pas aſſez ſondé la droiture du cœur & des ſentimens. Si une femme devient infidele, c'eſt à nous à examiner ſi nous n'y avons pas donné lieu par le peu d'égards & de conſidération que nous avons eu pour elle. La Bruyere a dit quelque part qu'il y avoit un

grand nombre d'hommes qui étoient cause que leurs femmes avoient tort. L'ingratitude des enfans est un malheur ; mais prenons garde, si nous n'y avons pas contribué par le peu d'éducation qu'ils ont reçue, & les mauvais exemples que nous leur avons donnés. Je suis surpris que l'Auteur mette au rang des malheurs une passion impossible à satisfaire : pourquoi les hommes s'abandonnent-ils à des passions bisarres, ridicules & vicieuses.

Il est vrai qu'il y a d'autres malheurs auxquels nous sommes exposés, & dont nous ne sommes pas la cause ; mais il n'y a que le défaut de courage & de constance à les supporter, ou la folie qui puisse nous conduire à de pareilles extrémités. Les Philosophes Payens croyoient que le suicide étoit un crime. Avant le fameux Caton d'Utique, qui se donna la mort avec assez de cérémonie pour faire croire qu'il regrettoit la vie, le suicide étoit si rare qu'on peut le regarder comme inconnu ; & pour délasser mes lecteurs, je raporterai le trait suivant du dernier instant de la vie de ce Romain qui se tua par une suite de l'orgueil stoïque dont il étoit pénétré, & pour n'avoir pas l'obligation de sa vie à César qui desiroit ardament de la lui conserver.

Après la victoire remportée par César à Pharsale, qui l'avoit rendu maître de l'Empire Romain, le reste des partisans de Pompée s'étoit retiré en Afrique. Juba, Roi de Mauritanie, les avoit recueillis, & soutenoit leur parti avec toutes les forces de son Royaume; mais la victoire remportée par César sur Juba, Scipion, Labienus, & les autres citoyens refugiés, les ayant dissipés, il fit marcher son armée vers la ville d'Utique, la plus forte place de l'Afrique, dans laquelle Caton commandoit. Lorsqu'il eut appris la défaite de Juba, de Scipion, & de Labienus, & qu'il fut informé que César s'approchoit en diligence pour l'assiéger, il vit bien qu'il ne pourroit se défendre contre une armée victorieuse dans une ville dont il avoit maltraité les habitans. Il prit des mesures pour mettre en sûreté les citoyens Romains qui étoient avec lui. Il donna les vaisseaux qui étoient dans le port à ceux qui voulurent quitter l'Afrique; il distribua son argent & les deniers publics à un corps de cavalerie échappé de la défaite, qui vouloit piller la ville, & l'en fit sortir. Il mit ordre à ses affaires domestiques; & après avoir recommandé son fils à Lucius César,

auquel il remit le gouvernement de la ville; il se donna la mort.

Le récit que les Historiens nous ont fait de ce dernier instant de la vie de Caton, doit le faire regarder comme un homme fort extraordinaire. Sa mort est un mêlange bisarre de justice, de fermeté, de férocité, d'orgueil, & de foiblesse. Avant de mourir, il pourvoit à la sûreté des citoyens Romains qui pouvoient appréhender la colere du vainqueur; il empêche le pillage d'une ville dont il pouvoit punir l'affection qu'elle avoit pour César. Il exhorte son fils à implorer sa clémence; il passe une partie de la nuit à lire l'Ouvrage de Platon sur l'immortalité de l'ame. Lorsqu'il s'apperçoit qu'on lui a ôté son épée, il frémit de colere; il appelle à grands cris ses domestiques. Il donne à celui qui se présente le premier un si violent coup-de-poing, qu'il lui meurtrit le visage, & se blesse lui-même à la main. Lorsqu'on lui a rendu son épée, il devient tranquille. Il continue de lire l'Ouvrage de Platon; ensuite il s'endort si profondément, qu'on l'entend ronfler de la chambre voisine. Il se réveille au commencement du jour; il prend son épée: mais soit que la nature, qui

s'intéreſſe malgré nous à notre conſervation, eût réveillé dans ſon cœur la crainte de la mort, ſa main tremblante le frappe au-deſſous de la poitrine; il ſe fait une large bleſſure, qui n'eſt cependant pas mortelle, & il tombe à la renverſe de douleur ou d'effroi. Au bruit qu'il fait ſes domeſtiques accourent ; on le trouve ſans connoiſſance nageant dans ſon ſang, & ſes inteſtins répandus. Après quelques momens, il revient à lui, il voit tout le monde empreſſé à lui donner du ſecours; il devient furieux; il déchire lui-même ſes entrailles, & il expire en préſence de ſon fils & de ſes amis.

Le Traité de l'immortalité de l'ame, que Caton venoit de lire, n'étoit pas un ouvrage capable de l'exciter à prendre un parti ſi violent, puiſqu'il prouve qu'il n'eſt pas permis de ſe donner la mort. » Un Philoſophe, dit » Platon, ne ſe tuera jamais lui-même ; cette » action n'eſt pas permiſe même à ceux à qui » la mort ſeroit plus utile que la vie. Dieu » nous a mis dans cette vie comme dans un » poſte que nous ne devons jamais quitter ſans » ſon ordre. (1)

(1) Traduction de M. Dacier.

Ciceron, dans ſes Queſtions Tuſculanes ; Livre 1, ſection 30, penſe qu'il n'eſt pas permis de ſe donner la mort. » Le Dieu, dit-il, » qui nous parle en ſouverain dans le fond de » notre cœur, nous défend de quitter la vie » ſans ſon ordre. Un homme ſage ne doit ja- » mais rompre les liens qui nous attachent à » la vie, & les loix le défendent ».

Les anciens Philoſophes, qui ignoroient la véritable eſſence de la Divinité, avoient cependant reconnu qu'il y en avoit une qui récompenſoit les vertus, & puniſſoit les vices ; pourquoi ils avoient imaginé les champs Eliſées & le Tartare. Virgile, qu'on peut regarder comme un Philoſophe, donne dans les enfers une eſpece de punition aux ſuicides. Il ne les met pas dans les champs Eliſées, mais dans un lieu ſéparé, où ils pleurent la faute qu'ils ont faite d'avoir abandonné la vie.

Près delà, dit-il, ſont ceux qui, ſans être » coupables vaincus par le chagrin, ont attenté » à leurs jours, & dégoûtés d'une lumière im- » portune, ont chaſſé leurs ames de leurs corps. » O ! qu'ils voudroient maintenant ſouffrir en- » core ſur la terre la pauvreté, & eſſuyer les » plus pénibles travaux ».

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu lucemque perosi
Projecere animas. Quam vellent æthere in alto;
Nunc & pauperiem, & duros perferre labores! (1)

Virgile faisoit ces vers dans un temps où le suicide étoit venu à la mode chez les Romains. Marc-Antoine & Cléopâtre, la femme de Caton, Brutus & Cassius, tous les meurtriers de César, & un grand nombre d'autres s'étoient donné la mort, dans la crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis, ou d'être punis des crimes qu'ils avoient commis.

Je ne parlerai point en cet endroit de l'article dans lequel l'Auteur parle des droits de la Souveraineté, ni de celui où il traite de la Société; comme ils demandent une plus longue discussion, je me réserve de la faire à la fin de cet Ouvrage.

---

(1) Æneid. lib. VI, v. 434.

SECONDE PARTIE.

Des notions de la Divinité.

Il paroît que l'Auteur s'eſt propoſé de diſcuter dans cette ſeconde partie de ſon Ouvrage [*t.* 11, *ch.* 1, *p.* 11.] l'origine, les dogmes, les preuves & les effets de la Divinité & de la Religion. Je n'entrerai point avec lui dans une diſpute réglée ſur le fond de ces matieres; je ne ſuis ni Théologien ni Philoſophe ; je tâcherai ſeulement de relever quelques abſurdités qui m'ont frappé, & d'en faire voir, ſi je puis, la fauſſeté.

Les Ecritures & la Tradition ſont le fond de ma croyance ; j'y ai une entiere foi, & elles ſeront toujours la regle de ma conduite.

Je ſais bien que l'Auteur du ſyſtême de la nature & les nouveaux Philoſophes les rejettent; mais c'eſt qu'ils n'ont jamais voulu s'inſtruire

de leur autenticité. Moyſe, le plus grand Philoſophe qui ait jamais exiſté, conduit par la main de Dieu, a écrit le Pentateuque, ou les cinq Livres de la Loi (1). Il y avoit parmi les deſcendans d'Abraham une Tradition certaine & conſtante, qui s'étoit conſervée, depuis Adam juſqu'à Moyſe. Il ne fut pas obligé de l'aller chercher bien loin. Il vint au monde cent ans après la mort de Jacob. L'ayeul de Moyſe, & les vieillards de ſon temps, avoient pu converſer avec ce Patriarche. La mémoire de Joſeph, & des merveilles que Dieu avoit opérées par ce grand Miniſtre des Rois d'Egypte, étoit encore récente. La vie de cinq ou ſix hommes, qui étoit ſi longue dans ces temps là, remontoit juſqu'à Noé, qui avoit vu du moins les peres des trois ou quatre dernieres générations d'Adam ; (2) car on n'en compte que huit, depuis Adam juſqu'à Noé, & neuf, depuis Noé juſqu'à Abraham. Ils touchoient, pour ainſi dire, à l'origine des choſes. Ainſi les Traditions anciennes du genre humain

(1) La Geneſe, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, & le Deuteronome.

(2) Geneſ. ch. 9, v. 28.

n'étoient pas difficiles à recueillir. La connoissance du vrai Dieu, de la création, du déluge n'avoit souffert aucune altération dans l'esprit des enfans de Noé, dont Abraham descendoit en ligne directe. Mais lorsqu'ils se furent considérablement multipliés, & qu'ils eurent été obligés, lors de la confusion des langues, d'aller s'établir dans d'autres contrées, ce fut alors que commença l'idolatrie, & que la connoissance du vrai Dieu fut altérée ; mais elle se conserva toujours parmi les neuf générations que l'on compte en ligne directe, depuis Noé jusqu'à Abraham, & successivement, depuis Abraham jusqu'à Moyse ; & ce fut pour la perpétuer, que ce Législateur en écrivit l'Histoire par ordre de Dieu, qui lui dicta en même-temps les loix qui servent encore aujourd'hui de modele à celles des autres nations.

Les cinq Livres de Moyse étoient entre les mains de tous les Juifs. On les lisoit dans les familles les jours de Sabath ; & enfin cette fameuse traduction des Septantes que Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, en avoit fait faire en grec, les avoit répandues chez tous les peuples policés. C'est ainsi qu'elles sont parvenues jusqu'à nous, sans que leur authenticité

ait été conteſtée, ſi ce n'eſt par quelques Hérétiques.

L'Auteur, après avoir parlé des différentes Divinités adorées par les nations de l'univers, dit, [*tom.* 2, *ch.* 11, *p.* 50,] *ces Dieux furent par-tout diſſolus, cruels, ils reſſemblent à ces tyrans effrénés qui ſe jouent impunément de leurs ſujets malheureux.*

Heureuſement ces Dieux, n'ayant jamais exiſté que dans le cerveau des Poëtes, ils n'ont pas fait grand mal à l'humanité : ainſi toutes ces qualifications tombant dans l'abſurdité, je les y laiſſerai.

Mais, pourſuit l'Auteur, *c'eſt un Dieu de cet affreux caractere, que même aujourd'hui l'on nous fait adorer. Le Dieu des Chrétiens nous punit dans ce monde, & nous punira dans l'autre des fautes, dont la nature qu'il nous a donnée, nous a rendu ſuſceptibles.*

Eſt-il poſſible qu'un mortel puiſſe avoir la hardieſſe de proférer de ſi horribles blaſphêmes contre la Divinité ? Ce que l'on peut conclure d'un pareille aſſertion, c'eſt que notre nouveau Philoſophe regarde Dieu comme l'Auteur du mal, & qu'il nous punit des fautes *qu'il nous a mis dans la néceſſité de commettre.*

Si

Si nous éprouvons des malheurs, & ſi nous ſommes punis même en ce monde des fautes que nous commettons, nous ne devons nous en prendre qu'à l'abus que nous faiſons de la liberté que le Créateur a bien voulu nous donner pour nous faire pratiquer la vertu, & mériter les récompenſes qu'il nous a promiſes.

Regardons ce qui ſe paſſe autour de nous; voyons nos égaux qui ſont malheureux par leur propre faute, & qui reçoivent dès cette vie même la punition de leurs crimes. C'eſt un ambitieux qui par ſes cabales a voulu s'élever au-deſſus de ſes égaux, & qui a été renverſé dans la pouſſiere. C'eſt un prodigue qui par ſes dépenſes folles a diſſipé ſes biens, & ſe trouve réduit à la plus affreuſe indigence. C'eſt un ſcélérat, qui après avoir volé & aſſaſſiné ſur les grands chemins, expire au milieu des tourmens ſur une roue. C'eſt un avare accablé ſous des monceaux d'or, qui éprouve les effets de la pauvreté au milieu des richeſſes. C'eſt un débauché qui dans la fleur de ſon âge eſt couvert de toutes les infirmités de la vieilleſſe, & tant d'autres malheureux qui ne le ſont que par leur faute: & l'on voudra enſuite accuſer Dieu de leurs malheurs!

Je demanderai encore à l'Auteur sur quels fondemens, & d'après quels principes il vient nous dire hardiment, [*tom.* 2, *ch.* 1, *p.* 11,] *que ce fut dans le sein de l'ignorance, des allarmes, & des calamités que les hommes ont toujours puisé leurs premieres notions de la Divinité.*

L'Auteur devroit bien au moins nous donner quelques preuves de ce qu'il avance. Quel est donc l'oracle qui lui a révélé ces mysteres? C'est un Philosophe qui nie la Divinité, & qui met la vertu & le souverain bien dans la volupté. C'est Epicure, dont les sentimens ont été méprisés par tous les hommes raisonnables de son temps, & par tous ceux qui l'ont suivi, & n'a été approuvé que par ceux, qui comme lui, se sont livrés à la débauche & au déréglement des mœurs.

La premiere idée de ce systême n'a été forgée par Epicure qu'environ 3660 ans après la création du monde, & 340 ans avant Jesus-Christ; dans un temps où les Socrates, les Platons, les Aristotes, & leurs sectateurs faisoient admirer la solidité de leur Philosophie, & des vertus qu'ils enseignoient: dans un temps où toutes les nations reconnoissoient des Divinités supérieures, auxquelles elles attribuoient

une puiſſance abſolue ſur tous les êtres qui compoſoient l'univers. Les traits dont elles peignoient leur Jupiter, auquel elles accordoient le premier rang ſur leurs autres Dieux, étoient pour ainſi dire, dignes de la Divinité. Il eſt vrai que ſon culte & les attributs qu'elles lui donnoient étoient variés ſuivant le caractere des peuples qui l'adoroient ; mais il n'y en avoit aucuns qui niaſſent abſolument la Divinité. Epicure, lorſqu'il parut, étoit-il donc le ſeul ſur la terre qui en eût une véritable notion ? tous les autres humains étoient-ils donc des ignorans ? Il eſt vrai que les Juifs étoient les ſeuls qui adoraſſent le vrai Dieu, & que les autres nations étoient idolâtres ; mais elles adoroient du moins des Divinités, preuve évidente de la perſuaſion où elles étoient qu'il en devoit exiſter une. L'Auteur peut-il imaginer que nous préférerons les ſentimens d'Epicure, non-ſeulement aux Philoſophes de ſon temps, mais encore à Moyſe, à Salomon, aux Prophétes, aux Ecritures qu'ils nous ont laiſſées, & à l'Evangile ?

Le dogme de la Divinité eſt trop profondément gravé dans nos cœurs pour ſouffrir la moindre altération. Outre le ſentiment unanime

de toute la terre, il eſt encore ſoutenu parmi nous, par la vérité de la Religion Chrétienne, & par les vertus dont elle nous enſeigne la pratique. Je ne chercherai donc pas d'autres preuves pour prouver ce que j'avance. Je rapporterai cependant à notre Auteur un paſſage de l'Ouvrage d'un Philoſophe moderne, qui me paroît penſer fort ſenſément, au moins dans quelques endroits de ſon Ouvrage, ſur la Divinité, ſur les Ecritures, & ſur l'Evangile. Il s'exprime ainſi :

» La majeſté des Ecritures m'étonne; la ſain-
» teté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez
» les Livres des Philoſophes avec toute leur
» pompe, qu'ils ſont petits près de celui-là!
» Se pourroit-il qu'un Livre ſi ſublime & ſi
» ſimple fût l'ouvrage des hommes ? Se peut-il
» que celui dont il fait l'hiſtoire, ſoit un
» homme lui-même ? «

Effectivement lorſqu'on médite ſérieuſement ſur ce grand Livre, & ſur les vérités qu'il enſeigne, on ſe ſent pénétré juſqu'au fonds du cœur. Ses préceptes, qui ſont de la plus ſublime ſageſſe, confondent l'orgueil de l'eſprit humain, & nous donnent en même-temps les véritables régles pour nous conduire dans la

ſociété. » Mon joug eſt doux, dit Jeſus-Chriſt, » & mon fardeau léger à porter. Pardonnez à » vos ennemis, & leur rendez le bien pour le » mal. Soyez doux, humbles, miſéricordieux, » pacifiques; ſoyez charitables envers les pau- » vres. Avant d'ôter la paille qui eſt dans l'œil » de votre voiſin, ôtez la poutre qui eſt dans » le vôtre. «

Enfin il ne fait point de diſſertation ſur ce que c'eſt que le bonheur ou le malheur; mais il promet la vie éternelle à ceux qui marcheront dans les ſentiers de la vertu. Les anciens Philoſophes nous ont-ils jamais propoſé de ſi grandes vérités, & une morale auſſi pure & auſſi ſublime.

RÉFUTATION de quelques autres paſſages du Livre du Syſtême de la nature.

Si la crainte & le malheur ont introduit les Dieux dans l'univers, la ſuperſtition fut la ſource de toutes les Religions.

L'Auteur a eu raiſon de ſe ſervir de la prépoſition *ſi;* car nous nions formellement que la crainte & les malheurs aient introduit les Dieux dans l'univers, ou plutôt la Divinité

qui y eſt adorée depuis la création du monde. Nous convenons encore moins que la ſuperſtition ait été la ſource de toutes les Religions. Qui dit tout, n'excepte rien. Elle peut bien en avoir été la ſuite par les fauſſes idées que des peuples ignorans ont eu des Religions, & par les ridicules cérémonies qu'ils y ont introduites ; mais cela ne peut regarder que les Religions du Paganiſme : car il ſeroit de toute abſurdité de dire que la ſuperſtition a été la ſource des Religions Juive & Chrétienne.

La Religion Chrétienne elle-même, dit l'Auteur, *n'a jamais connu les vrais remedes contre les paſſions. Elle rend nos erreurs incurables, & les menaces qu'elle emploie ne tendent qu'à faire des fanatiques.*

Que l'Auteur nous indique donc quels ſont les vrais remedes contre les paſſions ; je n'en connois point d'autre que l'amour de la vertu. La Religion Chrétienne y joint ceux de l'inſtruction & de la perſuaſion, les promeſſes que Dieu a faites de récompenſer les vertus, & les menaces de punir les vices. Lorſque ces remedes ſont inſuffiſans, elle abandonne les hommes vicieux à leurs ſens réprouvés.

Les hommes en tous pays ont adoré des Dieux

biſarres, injuſtes, ſanguinaires, implacables; ces Dieux furent par-tout diſſolus, cruels, partiaux, &c.

L'Auteur auroit dû dire que les hommes dont il parle ont adoré des Dieux qu'ils avoient forgés ſur leur reſſemblance, des hommes comme eux, qui avoient été ſujets pendant leur vie aux défauts & aux vices que l'Auteur leur reproche, afin de pouvoir s'y livrer eux-mêmes avec impunité. Si les hommes ont adoré de pareilles Divinités, c'eſt une raiſon de plus pour nous affermir dans la Religion Chrétienne, qui nous fait adorer un Dieu qui eſt le principe de toutes les vertus, & la ſageſſe même.

C'eſt un Dieu de cet affreux caractere que même aujourd'hui l'on nous fait adorer. Le Dieu des Chrétiens nous punit dans ce monde, & nous punira dans l'autre des fautes dont la nature, qu'il nous a donnée, nous a rendus ſuſceptibles.

Il n'eſt pas poſſible de proférer de plus horribles blaſphêmes contre Jeſus-Chriſt & contre la Religion Chrétienne, ni de raiſonner avec plus d'inconſéquence.

Si l'Auteur vouloit ouvrir l'Evangile, examiner la conduite de ce Dieu auquel il prête

un si affreux caractere, regarder la prodigieuse quantité de miracles qu'il fait, il verroit avec quelle clémence, quelle bonté, quelle douceur, quelle charité, il traite les Juifs. Il guérit un paralytique ; il lui dit : *Confide fili mi, remittuntur tibi peccata tua.* (1) Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. Il délivre de la mort une femme surprise en adultere que les Juifs vouloient lapider ; il leur dit simplement, *que celui d'entre vous qui est sans péché jette la premiere pierre.* Ils sont si frappés de ces paroles, qu'ils se retirent tous. Alors Jesus-Christ dit à la femme : *Où sont vos accusateurs, quelqu'un vous a-t-il condamné ?* (2) *Non, Seigneur, aucun : je ne vous condamnerai pas aussi ; allez, & ne péchez plus.* (3) Un voleur mis en croix à côté de Jesus-Christ est repentant de ses fautes, & lui dit : *Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume :* Jesus-Christ lui répond : *En vérité, je vous le dis, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis.* Jesus-Christ prêt à expirer au

(1) S. Matth. chap. 9, v. 2.
(2) S. Luc, chap. 23, v. 42.
(3) S. Jean, chap. 8, v. 3.

milieu des bourreaux, s'écrie : *Mon pere, pardonnez-leur, car ils ne ſavent ce qu'ils font.* L'Auteur reconnoîtroit dans cette conduite la Divinité, les vertus & la ſageſſe, qui ſont le ſuprême caractere de cet Etre tout-puiſſant.

L'Auteur conclut l'article de la Religion par dire, *que l'Athéiſme n'eſt point un ſyſtême dangereux pour la Société : que la morale naturelle, les loix, la politique, un gouvernement ſage & l'éducation ſuffiſent pour réprimer les paſſions.*

Il n'y a rien de ſi faux que cette aſſertion : nous avons continuellement devant les yeux l'exemple du contraire. La morale, les loix, la politique, l'éducation, ſont inſuffiſantes pour réprimer les paſſions; puiſque nous voyons les hommes ſe livrer, malgré elles, à toutes ſortes de déréglemens. La ſageſſe du Gouvernement & la vigilance des Magiſtrats ne peuvent pas réprimer les paſſions ; elles peuvent tout au plus en arrêter les funeſtes & dangereuſes ſuites. Il eſt de la néceſſité la plus abſolue que les hommes ſoient perſuadés qu'il y a un Dieu qui gouverne l'univers, avec cette ſageſſe que nous y voyons regner depuis ſa création; que ce Dieu eſt rémunérateur des vertus & vengeur des crimes, & qu'il connoît ce qu'il y a

de plus caché dans le fond de nos cœurs. Les preuves de ces grandes vérités ſe trouvent établies dans les Ecritures, dans la Tradition, dans l'Hiſtoire, dans les Ouvrages des Docteurs de l'Egliſe, avec tant de ſolidité, qu'il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer à leur évidence. Les Athées ne nient la Divinité que pour avoir la liberté de ſe livrer ſans ſcrupule à toutes leurs paſſions. D'où je conclus, que l'on doit ſavoir très-mauvais gré à ceux qui débitent de pareilles opinions, qui cherchent à les introduire dans les Etats, & que l'Athéiſme eſt le dogme le plus dangereux qu'on ait pu jamais inventer contre la Société, & le plus contraire à toutes les loix divines & humaines. *Ne dites pas devant l'Ange du Seigneur, il n'y a pas de Providence; de crainte que Dieu, irrité de vos diſcours, ne détruiſe les ouvrages de vos mains.* (1)

---

(1) Ne dicas coram Angelo non eſt Providentia, ne forte iratus Deus contra ſermones tuos, diſſipet cuncta opera manum tuarum. *Eccleſ. c. 5, v. 5.*

Extrait de la vie d'Epicure.

Comme c'eſt dans la Philoſophie d'Epicure que l'Auteur du Syſtême de la nature a puiſé les ſentimens & les maximes qu'il a développés dans ſon Ouvrage, j'ai cru que je ferois plaiſir à mes Lecteurs de leur faire connoître ici le caractère & la façon de penſer de ce Philoſophe, qui a toujours eu un grand nombre de ſectateurs, par la liberté qu'il a donné aux hommes de ſatisfaire toutes leurs paſſions, en mettant le ſouverain bien dans le plaiſir & la volupté.

Mon deſſein n'eſt pas de donner ici l'hiſtoire de la Philoſophie; tout ce que nous pourrions ſavoir de cette ſcience, avant qu'elle fût connue dans la Grece, a ſi peu de fondement, que je ne m'y arrêterai pas.

Je dirai ſeulement que de toutes les nations, les Grecs furent celle qui fit paroître plus de paſſion pour la recherche de la vérité. J'en excepterai cependant la nation Judaïque; mais elle ne s'attacha qu'à la Religion & à la Morale, qui ſont traitées avec tant de ſageſſe dans ſes Ecritures: car pour la Phyſique & les autres parties de la Philoſophie, elles les négligea entiérement.

La Philoſophie, dès ſon enfance, produiſit chez les Grecs de ſi grands génies, & fit paroître tant de raiſon, que ſes commencemens ſervirent de principes & même de modeles aux ſiecles ſuivans. Phytagore en Italie, Thalès, Socrate, Platon & Ariſtote en Grece, furent les premiers fondateurs de la Philoſophie. Ce fut par une étude longue & conſtante qu'on développa ce qu'il y avoit de plus caché dans la nature, & qu'on tira ce voile dont la Providence avoit couvert la plûpart de ſes ſecrets.

Socrate fut le premier qui traça le plan de la Dialectique & de la Morale, & qui donna des principes à la Phyſiqne : il fut ſuivi par Platon & par Ariſtote. Celui-ci, outre qu'il fut le plus grand Phyſicien de ſon temps, nous a donné la Morale la plus exacte, la plus réguliere & la plus complette de toutes les Morales payennes. Ils furent ſuivis par Anaximander, Anaxagoras, Héraclite, Hippocrate, Démocrite, Empédocle, qui ſe ſignalerent dans la Philoſophie.

Mais cette Philoſophie ne tarda pas à dégénérer de la nobleſſe de ſa naiſſance & de la pureté qu'elle avoit introduite dans ſes commencemens : elle fut bientôt ternie par la

multitude des sectes qui s'éleverent ensuite, & qui eurent presque toutes des sentimens opposés. Elle s'abandonna à tous les égaremens dont l'esprit humain est capable ; car outre que l'école de Zénon, disciple de Platon, se trouva remplie de fausses vertus, & celle d'Epicure pleine de véritables vices, la Philosophie devint impie sous Diagoras, effrontée sous Diogene, intéressée sous Démocharès, voluptueuse sous Métrodorus, bouffone sous Ménippus, libertine sous Pirrhon, & enfin il n'y eut point de sottise ni d'extravagance, dit Cicéron, qui n'eût quelque Philosophe pour Auteur (1). Varron, un des plus savans Philosophes Romains de son temps, compte jusqu'à deux cens quatre-vingt-huit opinions différentes sur la seule question du souverain bien, comme l'assure St. Augustin, au Livre de la Cité de Dieu.

Epicure, qui vint quelque temps après Aristote, forma aussi une secte de Philosophes différente des autres. Il ne propose pour la fin

---

(1) Nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo Philosopho. *Cic. de Divinatione.*

de sa Morale que le plaisir tout pur. Epicure fut un fort habile homme, qui prit de grands détours pour aller à son but. Il fit le sévere pour être écouté plus favorablement, & il mit à couvert ses véritables sentimens sous une vie si frugale & sous une conduite si sage, que Cicéron, qui le blâme en bien des choses, ne peut s'empêcher de l'en louer. Gassendi, Philosophe François, fait une grande Apologie de l'opinion de ce Philosophe, prétendant que le plaisir dont il faisoit sa béatitude, n'étoit que la souveraine tranquillité de l'ame, jointe à une parfaite constitution du corps : mais les Stoïciens, Cicéron, Plutarque & les Peres de l'Eglise en parlent tout autrement, & c'est un grand problême dans la Morale d'Epicure, que cette volupté dans laquelle il établissoit le souverain bien. Il parloit tantôt en Philosophe d'un air grave, tantôt il parloit d'un ton radouci & en sage débauché. C'étoit un voluptueux politique qui vouloit plaire aux délicats, sans scandaliser les séveres.

Il y avoit des secrets dans cette Ecole qu'on ne disoit pas indifféremment à tout le monde. Il ne faisoit mention que du plaisir tout pur de l'ame, quand il parloit en public ; mais quand

il parloit à ſes confidens aux heures privilégiées, il changeoit de langage. Voilà tout le myſtere de cette admirable doctrine, dont les expreſſions étoient innocentes, & les ſentimens criminels.

Les Philoſophes, ſes ſectateurs, couvroient ſous une ſévérité apparente, une ſecréte indulgence pour eux-mêmes, & pour ſauver leur conduite, ils ne trouvoient rien à redire à celle des autres; en quoi ils étoient fort habiles. Ce que Diogene Laerce raconte des galanteries d'Epicure, de ſes maitreſſes, de ſa délicateſſe dans les plaiſirs, & de la moleſſe dans ſes ſentimens, ſont de ſuffiſantes raiſons pour rendre ſa doctrine ſuſpecte, & même mépriſable, comme elle l'a toujours été parmi les perſonnes raiſonnables.

Il y a tant d'énormité dans la hardieſſe de la doctrine d'Epicure de combattre la Divinité & la Religion, qu'on ne peut la ſoutenir; & Plutarque prétend qu'Epicure ôte un plus grand plaiſir à l'homme en lui ôtant la Religion, qu'en lui laiſſant tous ſes plaiſirs (1).

---

(1) Plutarque contre Epicure.

C'eſt par une ſuite de ce ſyſtême qu'Epicure nie la Providence, qu'il prétend que le monde n'a pas été créé, & qu'il eſt éternel. Je ne dirai rien contre cette opinion ; la diſſertation meneroit trop loin, & je ne ſuis pas aſſez ſavant pour la faire. Je penſe qu'il n'y a aucune perſonne ſenſée qui puiſſe l'approuver. Si quelqu'un étoit aſſez déraiſonnable pour l'admettre, je le renverrois à Gaſſendi, Philoſophe Chrétien de nos jours, qui a été le reſtaurateur de la Phyſique d'Epicure, & qui avoue la création des atômes, que celui-ci rejette.

Lorſqu'Epicure a nié la Providence, il s'eſt bien gardé de donner aux Dieux que l'on adoroit de ſon temps les indécentes qualifications que l'Auteur du Syſtême de la nature donne à la Divinité. Il vivoit dans un temps où la délicateſſe du peuple d'Athènes, qui ſe choquoit de tout, auroit pu le traiter comme Socrate, qu'il fit mourir. Il n'auroit pas oſé vomir contre les Souverains de ſon temps les invectives atroces, & les ſatyres dont l'Auteur ſouille ſes écrits, ni prêcher aux Athéniens les maximes ſéditieuſes que l'Auteur débite ; Philippe, Roi de Macédoine, qui avoit ſubjugué les Athéniens, auroit pu l'en faire repentir : auſſi

Epicure

Epicure étoit-il trop ſage pour tomber dans de pareils écarts, qui auroient troublé la tranquillité publique, celle de ſon ame, & la jouiſſance de ſes plaiſirs. D'ailleurs, il ne ſe fit aucuns ennemis, parce qu'il ne critiqua jamais les autres ſectes, dont il regardoit les maximes & les ſentimens comme des opinions probables; outre cela, il avoit l'air modeſte, & afin de ſe défaire de l'arrogance philoſophique, il opinoit ſouvent pour l'ignorance contre les Savans.

Cependant, ſi les ſectateurs d'Epicure lui ont prodigué les plus grandes louanges, les Philoſophes, véritablement vertueux, avoient bien du mépris pour lui. Cicéron, que je regarde comme le plus grand Philoſophe d'entre les Romains, ne tarit point lorſqu'il eſt queſtion de ſe moquer des Epicuriens. Ses écrits brillent par tout par les railleries qu'il lance perpétuellement contr'eux. Il n'épargne pas même ſon bon ami Pomponius Atticus, qui étoit de cette ſecte. Effectivement je vois par les reproches qu'on leur a faits, que cette maxime, qui faiſoit le fondement de leur Philoſophie, que la volupté étoit le ſouverain bien, leur faiſoit rapporter toutes leurs actions à ſe

satisfaire eux-mêmes, & qu'ils étoient indifférens sur tout ce qui ne les touchoit pas personnellement ; aussi ne se mêloient-ils jamais des affaires publiques, & n'entroient jamais dans les magistratures. Ils auroient été punis suivant une loi de Solon, qui condamnoit à mort un citoyen, qui, dans une sédition, n'auroit pris aucun parti. Il faut voir dans l'Abbé de S. Réal, un des meilleurs Ecrivains de notre temps, le portrait qu'il fait d'Atticus, Epicurien décidé ; c'est un très-beau morceau, qui n'est pas à son avantage, ni à celui des Epicuriens.

Après ce que je viens de rapporter, je crois qu'on peut conclure que l'Auteur du Systême de la nature a furieusement outré le systême d'Epicure. Comme c'est de la licence des sentimens que vient celle des mœurs, quels désordres ne doit pas produire cette opinion, *que la volupté, jointe à l'Athéïsme, est le souverain bien* ? Quelle barriere pourra-t-on opposer pour retenir l'esprit dans ses véritables bornes ? La Religion, la coutume, l'éducation, les peines & les récompenses sont des considérations qui devroient lui servir de frein. On ne sauroit donc proscrire avec trop de rigueur de pareils

écrits; c'eſt ce qui rend les loix néceſſaires : car lorſque la Religion n'eſt pas aſſez forte, l'autorité civile doit régler les ſentimens des hommes, dont l'eſprit eſt naturellement emporté.

De la Société et des droits du Souverain.

Je terminerai cet Ouvrage, Monſieur, comme je vous l'ai promis, par quelques réflexions ſur deux articles qui méritent d'être relevés, dans leſquels l'Auteur a traité de la Société, & des droits de la Souveraineté.

Je ne rapporterai point les maximes ſéditieuſes & les ſatyres, que l'Auteur lance contre les Souverains. Je dirai ſeulement qu'il m'a paru que le deſſein de l'Auteur, qui eſt Anglois, ou qui a puiſé ſes ſentimens dans les écrits de cette nation, ſeroit de donner aux Sociétés, ou plutôt aux peuples la liberté de changer la conſtitution des Etats Monarchiques pour les mettre en Républiques, ſur le moindre prétexte qu'ils pourroient avoir de ſe plaindre des Princes qui les gouvernent.

L'homme, dit notre Auteur, [ch. 1, p. 7,] *a toujours ignoré le but & l'aſſociation du gou-*

vernement ; il s'eſt ſoumis ſans réſerve à des hommes comme lui.... Ceux-ci ont profité de ſon erreur pour l'aſſervir, le corrompre, & le rendre victime miſérable.

Où l'Auteur peut-il avoir pris cette aſſertion ? Il faut ignorer l'hiſtoire du genre humain pour s'exprimer dans ces termes.

Il ne ſait pas que le modele de la royauté eſt pris dans la puiſſance paternelle. Il eſt tout naturel de penſer qu'après la création, Dieu ayant ordonné au premier homme de croître & de multiplier ; & cet homme ayant engendré pluſieurs enfans, il devoit naturellement les conduire & les gouverner, du moins dans leurs premieres années. Il leur donnoit la nourriture & l'éducation. C'étoit lui qui gouvernoit leur foible raiſon, en attendant qu'elle fût entierement développée. Il les accoutumoit dès l'enfance à avoir pour lui du reſpect & de la ſoumiſſion. Comme ils étoient perſuadés qu'ils tenoient tout de lui, ils le regardoient comme leur conducteur & leur maître. On peut donc croire que les peres & les chefs des familles ont été les premiers Rois.

Lorſque la population eſt devenue ſi nombreuſe que les peuples ont été obligés de chercher

de nouveaux climats, ils se sont mis en société, ils ont bâti des villes; & ceux qui semblables aux peres de familles avoient plus de sagesse, de vertu & d'expérience, ont eu la principale autorité. Nous voyons dès le temps d'Abraham des Royaumes déja considérables. Lui-même est un Roi dans sa famille. Il n'a pas besoin de tenir un conseil pour aller retirer Lot son neveu des mains de ces Rois qui l'avoient enlevé avec ses biens. C'est avec trois cens hommes, pris dans sa famille, qu'il les délivre. (1) Ce Patriarche est seul la tige de trois différens peuples sortis de ses trois enfans, Isaac, Esaü & Ismael, (2) dont eux & leurs descendans furent les Rois, sans qu'aucune nation ait pensé à se soustraire à cette autorité légitime, si ce n'est quelques Républiques qui n'ont pas duré long-temps. Celle de Rome n'a subsisté qu'environ 460 ans. Les Egyptiens, les Juifs, les Assyriens, les Medes, les Perses, & tant d'autres, ont subsisté sans qu'aucun de ces peuples ait jamais reproché

(1) Genese, ch. 14.

(2) Les Juifs, les Iduméens, & les Ismaélites ou Arabes.

à ſon Roi, comme fait notre Auteur, *qu'il avoit profité de ſon erreur pour l'aſſujettir, le corrompre, le rendre victime miſérable.* Que l'Auteur nous prouve ſon aſſertion, qu'il nous rapporte des faits inconteſtables qui nous démontrent que les Rois ont rendu leurs peuples miſérables, ſinon je le regarderai comme un homme qui cherche à nous en impoſer.

Je voudrois demander à l'Auteur ce qu'il entend par le *mot Société.* Eſt-ce tout un peuple ſans exception, réuni ſous un même gouvernement? Il eſt vrai que tous les individus de ce peuple compo ent ce que l'on peut appeller généralement *Société*, parce qu'ils partagent avec elle tous les avantages qui y ſont attachés, & que chacun y contribue par les différentes occupations qu'il y exerce.

Mais, à proprement parler, la Société d'un Etat eſt compoſée des différentes profeſſions qu'il renferme.

1°. C'eſt le Roi qui a la ſuprême autorité, & qui ne reconnoît perſonne au deſſus de lui que la Divinité, de laquelle il tient ſa puiſſance, que la Providence n'a pas voulu confier à tout un peuple pour éviter la confuſion.

2°. La Société eſt compoſée de ceux auxquels

Dieu a donné plus de ſageſſe, d'intelligence & de raiſon, & départi plus de biens qu'aux autres, pour aider les Rois dans l'adminiſtration de leurs Etats, parce qu'ils ne peuvent pas entrer dans tous les détails du gouvernement. Le Prince partage, pour ainſi dire, avec eux ſon autorité. Les uns ſont ſes principaux Miniſtres, les autres commandent ſes armées; il confie à des Magiſtrats l'adminiſtration de la Juſtice. Tous ces hommes ſont reſponſables des parties d'adminiſtration qui leur ſont confiées, & dont ils rendent compte au Roi.

3°. Enfin la Société eſt compoſée des négocians, des laboureurs, des artiſans, & du bas-peuple. Dieu a voulu mettre entre toutes ces conditions cette inégalité néceſſaire, ſans laquelle aucun état ne pourroit ſubſiſter; parce que toutes ces conditions contribuent chacune ſuivant ſes facultés & par ſes travaux au ſoutien de la Société.

Telle eſt donc, à ce que je crois, la véritable définition de la Société.

Mais, dit notre Auteur, *tout Gouvernement n'empruntant ſon pouvoir que de la Société, & n'étant établi que pour ſon bien, il eſt évident*

qu'elle peut révoquer ſon pouvoir quand ſon intérêt l'exige, changer la forme de ſon Gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle a donné à ſes chefs, ſur leſquels elle conſerve toujours une autorité ſuprême.

Cette prétendue évidence n'eſt pas certaine. Si la définition que je viens de donner de la Société eſt véritable, c'eſt elle qui contribue de concert avec ſon chef, à l'adminiſtration & au bon ordre de l'Etat. Si le contraire arrivoit, la Société ne pourroit s'en prendre qu'à elle même en convenant de ſes erreurs.

A l'égard de changer la forme de ſon Gouvernement, il n'eſt pas vrai que la Société en ait le pouvoir. Ce n'eſt pas elle qui lui a donné cette forme; c'eſt la Providence qui a établi cet ordre, & qui ſeule a le pouvoir de le changer. Ne tiendroit-il qu'à une troupe de Matérialiſtes & d'Athées d'imaginer que ſon intérêt eſt léſé, parce qu'elle ne pourra pas *ſatisfaire toutes ſes paſſions*, (1) de vouloir en conſéquence changer le Gouvernement d'un Etat.

---

(1) L'Auteur, comme je l'ai dit page 28, met au rang des malheurs l'impoſſibilité de ſatisfaire une paſſion.

C'eſt par une ſuite de l'abus du pouvoir, dit notre Auteur, *que les Souverains ſe ſont rendus maîtres abſolus des Sociétés, méconnoiſſant la vraie ſource de leur pouvoir; ils ont prétendu le tenir du ciel, n'être comptables qu'à lui de leurs actions.... en un mot être des Dieux ſur la terre.... Les loix ne furent plus que l'expreſſion de leurs caprices, & l'intérêt public fut ſacrifié à l'intérêt du Souverain; .... inſenſiblement la liberté, la juſtice, la vertu, furent bannies, &c.*

Tel eſt le portrait que l'Auteur fait des Souverains. Il eſt vrai que, n'étant ni Matérialiſtes ni Athées, ils ont méconnu la ſource que l'Auteur veut donner à leur pouvoir. C'eſt une vérité inconteſtable qu'ils ne le tiennent que du ciel; parce que c'eſt Dieu qui les a établis ſur leurs trônes. Ils ne ſont comptables qu'à lui de leurs actions, parce qu'il s'eſt réſervé le droit de les récompenſer, comme il a ſeul la puiſſance de les punir. Voyez la juſtice que Dieu exerce ſur les Rois d'Iſraël & de Juda, ſur Nabuchodonoſor, ſur les Perſes, & ſur Alexandre. Ils ſervent de fléau à la Juſtice divine pour les châtier les uns par les autres.

Ecoutez, Rois, dit la Sageſſe, *ſoyez attentifs vous qui commandez à la multitude; c'eſt*

Dieu qui vous a donné votre pouvoir ; c'eſt du Très-haut que vous tenez toute votre puiſſance. Il vous demandera compte de vos actions, & il ſcrutera juſques aux plus ſecretes penſées de vos cœurs. (1)

De quelles loix veut parler l'Auteur, lorſqu'il avance qu'elles ne furent *plus* que l'expreſſion des caprices des Souverains ? Il a donc été un temps où elles n'étoient pas l'expreſſion de leurs caprices ? Oui, les véritables loix : toutes celles qui ſubſiſtent ont été dictées par la Sageſſe & par la Juſtice, & l'Auteur ſeroit fort embarraſſé de nous citer des Etats où les loix ne ſont pas appuyées ſur ces fondemens : ſi quelques Souverains ont fait des actions contraires à ces divines vertus, c'eſt dans des temps où les mœurs commençoient à ſe corrompre. La plupart des Tyrans qui les ont faites, ont été rigoureuſement punis. Lorſqu'on parcourt les Annales du monde, & les Hiſtoires des

(1) Audite ergo Reges, & intelligite præbete aures vos qui continetis multitudines, quoniam data eſt à Domino poteſtas vobis, & virtus ab altiſſimo, qui interrogabit opera veſtra & cogitationes ſcrutabitur. *Sapientiæ, cap. 6, v. 2.*

Rois qui ont gouverné les premiers peuples, on y reconnoît la pratique des véritables loix. Dès le temps de la vocation d'Abraham, c'eſt-à-dire, environ 340 ans après le déluge, l'Egypte étoit une Monarchie très-floriſſante; les mœurs y étoient pures, & elle ſe gouvernoit par les loix les plus ſages. Abraham, obligé par la famine de venir en Egypte, s'y retire avec ſa femme qu'il dit être ſa ſœur. Le Roi Pharaon, ſéduit par la beauté de Sara, la fait enlever pour l'épouſer; mais lorſqu'il apprend qu'elle eſt femme d'Abraham, il la lui rend, en lui diſant : » Pourquoi avez-vous » dit qu'elle étoit votre ſœur, j'ai cru qu'il » pouvoit m'être permis de l'épouſer? Je vous » la rends; retirez-vous. « *Quare dixiſti eſſe ſororem tuam, ut tollerem eam in uxorem nunc igitur, ecce conjux tua? Accipe eam, & vade.* (1) Cette action n'étoit pas celle d'un Tyran : auſſi la vertu étoit-elle en grande recommandation chez les Egyptiens. Cette nation grave & ſérieuſe connut d'abord la vraie fin de la politique, qui eſt de rendre la vie commode &

(1) Gen. ch. 12, v. 19.

les peuples heureux. Ses loix ont été le modele de celles que les nations raiſonnables ont adoptées. Ils les ont répandues par toute la terre par les colonies qu'ils y ont envoyées. Les Philoſophes & les Légiſlateurs ont été les apprendre chez eux. Il faut voir la magnifique deſcription que M. Boſſuet fait des mœurs des Egyptiens dans ſa belle Hiſtoire univerſelle. (1) Tous les Hiſtoriens en parlent avec admiration. Hérodote, Diodore de Sicile, Platon dans ſon Traité des Loix, Pomponius, Mela, Strabon, &c. en font les plus grands éloges. Tous ces Auteurs s'étoient inſtruits par eux-mêmes dans les voyages qu'ils avoient faits en Egypte. Ils y avoient reconnu que ſes loix n'étoient pas, comme le dit notre Auteur, *l'expreſſion des caprices des Rois*. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, & ce qui eſt atteſté par tous les Auteurs, c'eſt que cette Monarchie a ſubſiſté pendant plus de treize ſiecles ſans guerres, & ſans aucunes révolutions; (2) & tout cela étoit fondé ſur la ſageſſe de ſes loix.

Les autres nations ſe gouvernerent à-peu-près

(1) Page 480 & ſuivantes de l'Edition *in*-12.

(2) Hiſtoire univerſelle de M. Boſſuet.

ſuivant les mêmes loix ; mais comme le caractere & le génie des peuples ſont différens ſuivant la variété des climats qu'ils habitent, ils firent des changemens dans ces loix ; mais elles furent toujours fondées ſur la juſtice ; & s'il y a eu quelques Princes qui s'en ſoient écartés, le nombre de ceux qui ſe ſont conduits ſagement, & qui n'ont eu en vue que le bonheur des peuples eſt ſi grand, que le nombre des autres ne peut leur être comparé. Les Rois de Perſes, ſucceſſeurs de Cyrus, par une généroſité naturelle à leur nation, traitoient honorablement les Rois qu'ils avoient vaincus. Les Perſes étoient honnêtes, civils, libéraux envers les étrangers, ſavoient s'en ſervir ; les gens de mérite étoient connus parmi eux ; ils n'épargnoient rien pour les gagner. Hérodote, Platon dans ſon Traité des Loix, Xenophon dans ſa Cyropédie, & parmi nous M. Boſſuet, donnent de grands éloges aux Rois & à la nation des Perſes. De tous les Rois de cette Monarchie on ne cite que Cambyſe qui fut un méchant Prince. Si je voulois entrer dans le détail de l'Hiſtoire Grecque, combien ne nommerois-je pas de grands hommes dont les belles actions ont toujours été conduites par les loix de la juſtice & de l'équité ?

Mais voyons les Romains, à l'Empire desquels tous les autres ont été réunis. Ce n'étoit pas de ces conquérans brutaux & avares qui ne respirent que pillage, & qui établissent leur domination sur la ruine des pays vaincus. Les Romains rendoient meilleurs tous les peuples qu'ils soumettoient, en faisant fleurir chez eux la justice, l'agriculture, le commerce, & les arts. Voyez les sages loix que le Consul Paulus Emilius donne aux Macédoniens lorsqu'il les a subjugués. Il leur remet la moitié des impôts qu'ils payoient à leurs Rois. Il les laisse vivre suivant leurs loix & leurs coutumes; il va jusques à leur défendre l'exploitation de leurs mines d'or, parce que les trop grandes richesses sont contraires au bien des états.

Quelles sublimes vertus ce peuple souverain n'a-t-il pas pratiqué pendant tout le temps qu'il a été en République ? Mais lorsqu'il est le maître de l'Empire, & de toutes les richesses de l'univers, lorsqu'il a goûté les délices de l'Asie, ses mœurs se corrompent, les vices des nations vaincues s'introduisent chez lui, l'ambition des particuliers n'a plus de bornes. Il lui faut un maître. Le plus habile & le plus heureux, César enfin s'empare de toute l'autorité.

Ses premiers ſucceſſeurs, Auguſte pendant la moitié de ſon regne, Tibere, Caligula, Claude, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, ſont des monſtres de cruauté, de rapines & de débauches; mais leurs regnes durent enſemble à peine quatre-vingt ans. A ces Tyrans ſuccédent Veſpaſien, Titus, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin le pieux, Marc-Aurele, ſurnommé le Sage & le Philoſophe, qui furent appellés les délices du genre humain pour la juſtice avec laquelle ils regnerent, & le bonheur qu'ils procurerent aux peuples. On voit dans ceux qui regnerent après eux, juſqu'à Conſtantin, un mêlange de bons & de mauvais Princes; mais le nombre des bons excede toujours de beaucoup celui des méchans.

Enfin ce grand Empire eſt détruit; il ſe forme de ſes débris pluſieurs puiſſans Royaumes qui ſubſiſtent encore aujourd'hui dans l'Europe. Le principal & le plus ancien, qui eſt le Royaume de France, dure depuis 1290 ans ſans interruption. Parmi le nombre des Rois qui l'ont gouverné depuis ſa naiſſance, il n'y en a pas un ſeul qu'on puiſſe citer, comme un mauvais Prince. Qui peut donc avoir entretenu cette ſtabilité & l'Etat floriſſant dans lequel il a

toujours été, ſi ce n'eſt la fidele exécution des véritables loix qui préſident à ſon Gouvernement, leſquelles n'ont jamais été, comme le dit notre Auteur, *l'expreſſion des caprices de nos Princes.* (1) Je pourrois dire la même choſe

(1) Louis XI eſt le ſeul de nos Rois dont les Hiſtoriens François ont mal parlé. M. de Voltaire, dans le troiſieme tome de ſon Hiſtoire univerſelle, fait un odieux portrait de ce Prince, & cependant il eſt forcé de convenir que *Louis XI avoit du courage, qu'il ſavoit donner en Roi, qu'il connoiſſoit les hommes & les affaires, & qu'il vouloit que la juſtice fût rendue.* Il eſt vrai qu'il avoit beaucoup de vices & de défauts. Philippe de Commines, le plus ſage de nos Hiſtoriens, que nous avons ſurnommé le Tacite François, & qui avoit été employé dans de grandes affaires par Louis XI, en fait l'éloge en pluſieurs endroits; mais il dit en même-temps que *c'étoit un maître avec lequel il falloit charier droit.* Il fit faire de terribles exécutions ſur ceux qui oſerent manquer à leur devoir à ſon égard. Le Connétable de S. Paul, le Cardinal de la Ballue, & pluſieurs autres avoient bien mérité les châtimens qu'ils ont reçus. Je ne prétends pas juſtifier ici toute la conduite de ce Prince. Il a ſouvent fait exercer ſa juſtice avec trop de rigueur, pour ne pas dire de cruauté. Il tenoit un peu du caractere de Tibere; mais les hommes de ſon temps étoient bien méchans: cependant il faut convenir qu'il a laiſſé le Royaume de France dans un état beau-

des

es autres États de l'Europe, dont les ſujets contens de la ſageſſe de leurs Monarques, n'ont pas encore imaginé qu'ils pouvoient changer la forme de leurs Gouvernemens.

D'après les traits hiſtoriques que je viens de rapporter des Empires & des Royaumes de l'univers, je penſe que l'on peut conclure que les maximes ſéditieuſes, & les ſatyres que l'Auteur a débitées contre les Souverains, ne tendent qu'à détruire l'harmonie & la tranquillité qui regnent dans les Sociétés, & à y cauſer les plus grands déſordres, ſur-tout lorſque les peuples ne ſeront pas conduits par la Religion que l'on cherche à détruire, & qui ſeule peut les retenir dans le devoir par les vertus qu'elle leur enſeigne.

C'eſt donc avec autant de juſtice que de raiſon que le Parlement a proſcrit les Ouvrages dont je viens de parler. Ce n'eſt pas que l'on craigne qu'ils puiſſent faire quelqu'effet ſur les perſonnes inſtruites & raiſonnables; ils ſont trop pleins de maximes fauſſes, de ſophiſmes

---

coup plus floriſſant que celui où il l'avoit trouvé, & qui a toujours augmenté juſqu'à préſent.

& de contradictions ; mais ils peuvent échauffer l'imagination des petits esprits qui courent après les nouveautés, qui sont ignorans, & qui agissent sans réflexion, faire des fanatiques, & produire des effets dangereux.

L'Auteur termine son Ouvrage par une priere qu'il adresse à la nature. Cette priere paroît contraire aux principes que l'Auteur a établis, & détruire tout son système. Il prétend que l'*Athéisme n'est point un système dangereux pour la Société*, [*II. part. p.* 411.] & il rejette toutes les Divinités pour en forger une qui n'a aucuns de leurs attributs. C'est *la nature* qu'il qualifie *de souveraine de tous les êtres.* Cette définition me paroît très-fausse. J'entends par la nature tous les êtres qui composent l'univers. C'est le firmament, les étoiles, les planetes, les astres, la terre, tous les animaux qui respirent, enfin tout ce que l'on peut appeller du nom d'êtres. Tous ceux que je viens de nommer, auxquels le Dieu qui les a créés a donné l'impulsion & le mouvement, sont absolument matériels. J'en excepte cependant l'homme qui est composé d'un corps matériel & d'une ame purement spirituelle, qui est immortelle.

Or la nature, ne pouvant être regardée que comme matiere, elle ne peut pas commander à l'ame, dont les opérations purement ſpirituelles, ſont abſolument hors de la nature.

L'Auteur ne pouvoir donc pas invoquer cette nature qui eſt un être inſenſible & ſans pouvoir, & s'écrier comme il fait : » O nature ! » ſouveraine de tous les êtres, & vous ſes filles » adorables, vertu, raiſon, vérité, ſoyez à » jamais nos ſeules Divinités :.... montre nous » donc, ô nature ! ce que l'homme doit faire » pour obtenir le bonheur que tu lui fais deſi- » rer. Vertu, réchauffe-le de ton feu bienfaiſant. » Raiſon, conduis ſes pas incertains dans les » routes de la vie. Vérité, que ton flambeau » l'éclaire, &c. « Quelle Divinité l'Auteur invoque-t-il donc pour obtenir tous ces bienfaits? C'eſt la matiere, cet être inſenſible & inanimé dont il a dit : *(1) Que tout eſt néceſſaire dans la nature.... Qu'elle n'eſt pas une intelligence qui puiſſe avoir un but, & ſe propoſer un deſſein, parce que tout ce qui exiſte eſt une ſuite des propriétés inhérentes à la matiere éternelle.... Que*

(1) Tom. I, ch. 2, pag. 59, 60, 70.

tout eſt ce qu'il peut être, & ne ſauroit être autrement.... Que ce n'eſt pas le hazard, ni une cauſe aveugle qui conduit l'univers, que c'eſt la néceſſité. Cette nature eſt donc, de l'aveu de l'Auteur, un être ſans pouvoir qui ne peut rien changer à ce qui ſe paſſe, & ſe doit à l'avenir paſſer dans l'univers; & par une contradiction manifeſte, il lui donne dans ſa priere une puiſſance égale à celle de la Divinité. Ne lui ſemble-t-il pas, que ſur ſa ſimple invocation, cette nature purement matérielle, qui ſelon lui *eſt conduite par les loix d'une aveugle néceſſité*, va rendre tous les hommes vertueux & heureux, détruire toutes les Religions, changer la conſtitution de tous les Etats, enfin jetter tout l'univers dans la plus horrible confuſion? Non, la nature n'a pas le pouvoir d'exaucer la priere de notre Philoſophe. (1)

L'Auteur a peut-être penſé plus ſagement qu'il ne croit; il ſemble qu'il ait été éclairé par un rayon de lumiere auquel il n'a pu réſiſter. Il reconnoît, malgré lui, la Divinité

---

(1) Voyez cette priere toute entiere; elle eſt imprimée à la fin de cet Ouvrage.

qu'il voudroit rejetter. Il donne la puiſſance & tous les attributs de la Divinité à la nature qui n'eſt que matiere, lorſqu'il lui adreſſe cette priere; mais il n'y a qu'à changer les termes, & à celui de la nature ſubſtituer celui de la Divinité, & retrancher de ſa priere les demandes déraiſonnables, je ſerai d'accord avec lui, & j'approuverai ſa priere. Il dira humblement à Dieu : » Réuniſſez, Divinité ſecourable, » votre pouvoir pour ſoumettre les cœurs. Ban- » niſſez de nos eſprits l'erreur, la méchanceté » & le trouble; faites regner en leur place la » ſcience, la bonté, la ſérénité; que l'impoſ- » ture confondue n'oſe jamais ſe montrer.... » Fixez enfin nos yeux, ſi long-temps éblouis, » ou aveuglés, ſur les objets que nous devons » chercher, &c. (1)

A l'égard des autres demandes contenues dans cette priere, ce n'eſt pas à un foible mortel qui s'imagine appercevoir quelques déſordres dans l'univers, à donner des conſeils à la Divinité; il y a trop d'orgueil dans cette conduite. L'Auteur ſuprême de la nature connoît

(1) Ce ſont les propres termes de la priere de l'Auteur.

mieux que nous nos beſoins. Lorſque nous les lui demanderons de bonne foi, & avec un cœur ſincere, nous les obtiendrons de ſa bonté. Ne cherchons donc pas à pénétrer dans les ſecrets de ſa Providence. Soyons ſeulement intimement perſuadés que cet Etre tout-puiſſant, qui eſt la ſageſſe même, & qui poſſede dans un degré infini toutes les vertus, que nos foibles lumieres peuvent à peine appercevoir, nous donnera tous les ſecours néceſſaires pour poſſéder le véritable bonheur.

Ce que je viens de rapporter de cette priere me perſuaderoit que l'Auteur du Syſtême de la nature n'a pas entiérement abandonné les principes de la Religion dans laquelle il a été élevé ; car il convient (1) qu'il eſt impoſſible de faire oublier à tout un peuple les opinions religieuſes, & les idées qu'il a de la Divinité. Il a raiſon. Ce Dieu qui nous parle en ſouverain dans le fond de nos cœurs, où il a profondément gravé les notions de ſon exiſtence, ne peut être ſi facilement oublié ; & ſi cela nous arrive, ce n'eſt que lorſque nous ſommes emportés par la violence de nos paſſions : mais

(1) Tom. II, ch. 13 de ſon Ouvrage.

lorſqu'elles ſont modérées par la raiſon, alors la Divinité rentre dans ſes droits, & nous lui rendons les hommages qui lui ſont dûs.

Pour réſumer, Monſieur, ce qui me paroît réſulter des Ouvrages dont je viens de vous entretenir, je vous dirai que je penſe que le premier, qui a pour titre : *La contagion ſacrée*, eſt une ſatyre outrée contre une Religion qui ſubſiſte depuis 5770 ans, qui prend ſa ſource dans la Religion naturelle, imprimée par Dieu même dans le cœur de l'homme lors de la création du monde, tranſmiſe par la tradition depuis Adam juſqu'à Moyſe, conſervée par ce Légiſlateur, par ordre de Dieu, parmi les Juifs juſqu'à la venue de Jeſus-Chriſt, qui lui a donné cette ſublime perfection, dans laquelle elle ſubſiſte juſqu'à nous dans toute ſa pureté, malgré tous ceux qui ſe ſont élevés contre elle.

Le ſecond, intitulé : *Dieu & les hommes, Ouvrage Théologique, mais raiſonnable*, eſt l'Ouvrage d'un homme qui traite Jeſus-Chriſt avec le plus grand mépris, qui voudroit nous prouver que le Platoniſme eſt le pere du Chriſtianiſme, *& qu'on a perverti horriblement la Philoſophie.*

Je ne vous dirai rien, Monsieur, des troisieme, quatrieme, cinquieme & sixieme Ouvrages. Je vous avouerai franchement que je n'ai pas jugé à propos de les lire : tout ce que je sai, c'est qu'il faut qu'ils soient dans les mêmes principes que les précédens, & aussi dangereux ; puisque Messieurs du Parlement les ont proscrits.

A l'égard du septieme, qui a pour titre : *Système de la nature*, ou *des loix du monde physique ou du monde moral*, l'Auteur pose pour principe, que *la matiere est éternelle & nécessaire, & qu'elle n'a point été créée.... Il regarde l'homme comme un être matériel, & il n'ose décider s'il a toujours existé.... Il dit que mourir c'est rentrer dans l'état d'insensibilité où nous étions avant que de naître.... Il nie la spiritualité & l'immortalité de l'ame, & la fait mourir avec le corps.... Il ôte à l'homme toute sa liberté.... Il fait la louange du suicide ; il prétend que la nature le commande aux malheureux....* & il finit son premier volume par les invectives & les satyres les plus outrageantes contre la majesté des Souverains.

Dans son second volume, il nie formellement la Divinité, & lorsqu'on lui oppose les

preuves les plus évidentes de ſon exiſtence, il répond *qu'elles ne préſentent aucune ſolidité*. . . . Par une ſuite de ſes faux raiſonnemens, il ſoutient *que la Religion n'a fait que rendre les hommes malheureux*. . . . Et il avance *que l'Athéiſme n'eſt point un ſyſtême dangereux*. . . . . Toutes ces maximes & ces principes ne tendent qu'à prouver que le véritable bonheur conſiſte dans le plaiſir & la volupté, ou plutôt dans le vice, auquel il permet aux hommes de ſe livrer.

Tel eſt, Monſieur, le précis de quelques-uns des ſentimens répandus dans l'Ouvrage du Syſtême de la nature. J'ai cru qu'il ſeroit inutile d'en dire davantage. Il n'eſt pas poſſible de cumuler enſemble tant de faux raiſonnemens, d'abſurdités, & en même-temps, de blaſphêmes contre la Divinité & la Religion, & de ſatyres contre les Souverains. Je vous laiſſe à penſer ſi un Auteur, capable de ſemblables écarts, connoît ce que c'eſt que le véritable bonheur. Pour le lui apprendre, il faudroit un homme plus inſtruit & plus éclairé que moi, & l'ouvrage excéderoit les bornes de celui que je me ſuis propoſé.

Je l'exhorterai ſeulement à puiſer dans les véritables ſources de la ſageſſe, les principes

des vertus qui peuvent seules rendre l'homme heureux. Qu'il lise les divines Ecritures, les Ouvrages de nos premiers Docteurs de l'Eglise, & ceux de ces grands Philosophes qui ont passé toute leur vie dans la méditation. Qu'il les consulte de bonne foi, avec un esprit dépouillé de toute prévention, & avec un désir sincere de découvrir la vérité, alors il reconnoîtra la Divinité, & la nécessité d'une Religion. Il apprendra qu'il y a un Dieu qui conduit tout l'univers, qu'il faut adorer la sagesse de ses décrets, sans chercher à pénétrer ce qu'il n'a pas voulu nous découvrir, & que le vrai bonheur consiste dans la pratique de la Religion & des vertus dont Jesus-Christ nous a donné le modele dans son Evangile.

J'ai répandu, Monsieur, dans cet Ouvrage plusieurs traits historiques, que j'ai cru pouvoir être de quelque utilité pour soutenir les preuves de mes raisonnemens ; & c'est encore dans cette vue que j'ai réservé pour la fin un extrait de l'Histoire moderne des Juifs, qui m'a paru prouver autentiquement la vérité de la Religion Chrétienne, par l'accomplissement des Prophéties que Jesus-Christ avoit faites dans son Evangile, & par la

punition que les Juifs éprouvent depuis ſi long-temps, du Déicide & des autres crimes qu'ils ont commis contre la Divinté.

Ils s'y étoient condamnés eux-mêmes, lorſque Pilate ayant dit aux Juifs, en parlant de Jeſus-Chriſt, *je ſuis innocent du ſang de ce juſte, ce ſera à vous d'en répondre* (1). Tout le peuple s'écria : *Que ſon ſang retombe ſur nous & ſur nos enfans* (2). Nous avons continuellement devant les yeux les effets de la vengeance divine ſur ce peuple infortuné, qui ſe perpétue depuis plus de 1700 ans.

Un jour que Jeſus-Chriſt ſortoit du Temple avec ſes Diſciples, l'un d'eux, en le lui montrant, lui dit : *Maître, regardez quelles pierres & quels bâtimens.* Jeſus lui répondit : Vides has magnas ædificationes non relinquetur lapis ſuper lapidem qui non deſtruatur. [S. Marc,

---

(1) Innocens ego ſum à ſanguine juſti hujus, vos videritis. *S. Matth. c. 27, v. 24.*

(2) Et reſpondens univerſus populus dixit ſanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros. *S. Matth. c. 27, v. 25.*

cap. 13, v. 2.] *Vous voyez tous ces grands édifices, il n'en restera pas pierre sur pierre, qui ne soit détruite.* Et après avoir annoncé à ses Apôtres, dans cet admirable discours qu'il leur fit sur la montagne des Oliviers, tous les malheurs qui devoient arriver aux Juifs, il dit: *Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies* (1).

Effectivement les Juifs ne furent pas longtems sans voir l'accomplissement de ces prophéties. Ils se révolterent contre les Romains, qui firent en peu de tems la conquête de la Judée. Jérusalem fut assiégée. On ne sauroit lire sans horreur les miseres & les calamités que les Juifs souffrirent pendant ce siége. La famine y fut si grande, que les femmes mangerent leurs enfans. Il y périt plus de six cens mille personnes, de tout âge & de tout sexe, tant par la faim que par le fer des Romains. L'Empereur Titus, qui assiégeoit la ville, ne vouloit pas les perdre, au contraire il leur fit

(1) Amen dico vobis quoniam non transibit generatio hæc donec omnia ista fiant. *S. Marc, cap.* 13, *v.* 30.

ſouvent offrir leur pardon. Il les fit exhorter à ſe rendre par Joſeph leur citoyen, un de leurs Capitaines, un de leurs Prêtres qui avoit été pris dans cette guerre, en défendant leur pays. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir! Par combien de raiſons les invita-t-il à rentrer dans l'obéiſſance ! Il leur fit voir le Ciel & la Terre conjurés contr'eux, leur perte inévitable dans la réſiſtance, & tout enſemble leur ſalut dans la clémence de Titus ; mais quel moyen de ſauver des hommes obſtinés, & condamnés par la Divinité ! Ils étoient ſéduits par leurs faux Prophètes, qui leur promettoient encore l'Empire de l'univers. Enfin *la ville fut priſe ;* elle fut entiérement détruite. Tous les habitans furent maſſacrés, ou réduits en eſclavage.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette horrible déſolation, c'eſt qu'aucuns Chrétiens n'y furent enveloppés, quoiqu'il y en eût un grand nombre dans Jéruſalem. Jeſus-Chriſt, dans ſon ſermon ſur la Montagne, avoit donné à ſes Diſciplus de ſi évidentes marques de cette déſolation, que les Chrétiens ſortirent de la ville pendant le temps qui ſe paſſa entre les deux ſiéges mis devant Jéruſalem ; le premier par Ceſtius, & le dernier par Titus, & ſe re-

tirerent dans la ville de Pella, ſituée au confins de la Judée & de l'Arabie. Titus n'oublia rien pour ſauver le Temple, quoique ſes amis lui repréſentaſſent, que tant qu'il ſubſiſteroit les Juifs, qui y attachoient leur deſtinée, ne ceſſeroient d'être rebelles. Malgré les défenſes de Titus, prononcées devant ſon armée & devant les Juifs, & malgré l'inclination naturelle des ſoldats qui devoit les porter plutôt à piller qu'à conſumer tant de richeſſes, *un ſoldat pouſſé*, dit Joſeph, (1) *par une inſpiration divine, ſe fait lever par ſes compagnons à une fenêtre, y jette un flambeau allumé, & met le feu dans le Temple.* Titus y accourt, il commande qu'on ſe hâte d'éteindre le feu; mais les flammes ſe communiquent en un inſtant par-tout avec tant de violence, que Titus eſt obligé de ſe retirer, de peur d'être accablé ſous les ruines, & cet admirable édifice eſt réduit en cendres (2). Il ne faut pas s'étonner ſi Titus victorieux ne voulut pas, après la priſe de Jéruſalem, re-

(1) Joſeph, de la guerre des Juifs contre les Romains, Liv. VII, ch. 4.

(2) Environ ſoixante-dix ans après la mort de Jeſus-Chriſt.

cevoir les congratulations des peuples voiſins, ni les couronnes qu'ils lui envoyerent pour honorer ſa victoire. Tant de mémorables circonſtances, la colère de Dieu, ſi viſiblement marquée, & ſa main qu'il voyoit encore préſente, le tenoient dans un profond étonnement ; & c'eſt ce qui lui fit dire, qu'il n'étoit pas le vainqueur de cette nation, mais ſeulement un foible inſtrument de la vengeance divine.

Si nous ouvrons un peu les yeux, & ſi nous conſidérons la ſuite des choſes, ni le crime des Juifs envers Jeſus-Chriſt, ni leur châtiment ne pourront nous être cachés.

Environ trente ans après la priſe de Jéruſalem, dans le ſiécle de la mort de Jeſus-Chriſt, Barchochebas, un voleur, un ſcélérat, parce que ſon nom ſignifioit le fils de l'Etoile, annonça qu'il étoit l'étoile de Jacob, prédite au Livre des Nombres. Il ſe porta pour le Meſſie, & il fut reconnu par les Juifs, qui ſe révolterent par-tout l'Empire Romain, ſous la conduite de cet impoſteur. L'Empereur Adrien en tua ſix cens mille. Le joug de ces malheureux s'appeſantit, & ils furent bannis pour toujours de la Judée.

C'étoit donc envain que Titus vouloit ſauver

Jéruſalem & le Temple. Jeſus-Chriſt l'avoit dit : *Il ne reſtera pas pierre ſur pierre qui ne ſoit détruite.* Si un Empereur Romain tenta vainement d'empêcher la ruine du Temple, un autre Empereur Romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'Apoſtat, après avoir déclaré la guerre à Jeſus-Chriſt, ſe crut aſſez puiſſant pour anéantir ſes prédictions. Il s'abaiſſa juſqu'à rechercher les Juifs, qui étoient le rebut du monde. Il les excita à rétablir leur Temple ; il leur donna des ſommes immenſes, & il les aſſiſta de toutes les forces de l'Empire : mais Dieu confondit l'orgueil de Julien. Ce mémorable évènement eſt rapporté d'un commun accord, non-ſeulement par les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques, mais encore par les Payens. Ammian-Marcellin, Gentil de Religion, & zélé défenſeur de Julien, le raconte en ces termes. » Pendant qu'Alipius, aidé par le » Gouverneur de la Province, faiſoit avancer » l'ouvrage, autant qu'il le pouvoit, de terri- » bles globes de feu ſortirent des fondemens, » qu'ils avoient auparavant ébranlés par des ſe- » couſſes violentes. Les ouvriers, qui recom- » mencerent ſouvent l'ouvrage, furent brûlés à » diverſes repriſes. Le lieu devint inacceſſible,

» &

» & l'ouvrage ceſſa. « (1) Les Princes Mahométans, qui ont conquis la Judée ſur les Romains, en ont entiérement expulſé les Juifs, qui n'y ont pas la moindre poſſeſſion, pendant qu'ils permettent aux Chrétiens d'y avoir des Egliſes, pour honorer les lieux où Jeſus-Chriſt a fait tant de miracles, & qu'il a rendus illuſtres par ſa Paſſion, ſa Mort, & ſa Réſurrection.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que cette malheureuſe nation ſubſiſte encore aujourd'hui, ſans s'être défunie, & ſans s'être incorporée ni confondue avec les autres. Elle adore toujours le Dieu de ſes peres; mais elle a déshonoré ſon culte par les ſuperſtitions qu'elle y a introduites, & par le refus qu'elle a fait de reconnoître le Meſſie. Enfin les Juifs ſont univerſellement haïs par tous les peuples de la terre, même par ceux qui profeſſent les Religions les plus extravagantes. Chez les Mahométans ils ſont dans le dernier mépris, & même dans les Indes. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas ſi miſérables dans l'Europe. Ils y ont beaucoup de familles qui ſont riches & opulentes

(1) Amm. Marcellin, Livre XXIII.

par le commerce qu'elles y font ; cependant elles n'y poſſédent aucuns biens-fonds ni aucuns établiſſemens, ſi ce n'eſt des Synagogues où ils ſont extrêmement gênés. Dans ces derniers temps ils ont fait tous leurs efforts pour s'établir en Angleterre, mais ils ont été rejettés par le refus unanime de toute la nation.

Les perſonnes les moins inſtruites reconnoiſſent dans ce peuple le caractere de la réprobation imprimé ſur ſon front par la Providence qui le punit de tous les crimes qu'il a commis. Les Juifs ont fait mourir Jeſus-Chriſt ; ils l'ont perſécuté en ſa perſonne, & en celles des ſiens ; ils ont remué tout l'univers contre ſes diſciples, & ne les ont laiſſé en repos dans aucunes villes. Ils ont armé les Rois, les Romains, & leurs Empereurs contre l'Egliſe naiſſante. Ils ont lapidé S. Etienne. Ils ont livré les deux Jacques, que leur ſainteté rendoit recommandables même parmi eux, à Hérode qui les a fait mourir. Ils ont immolé S. Pierre & S. Paul par l'épée & par les mains des Gentils, & ils n'ont ceſſé leurs perſécutions que lorſque Dieu les a mis hors d'état de nuire à ſon Egliſe, par la deſtruction entiere de leur ville & de leur temple ; & lorſqu'ils

ont été entiérement chaſſés de leur pays, & diſperſés par tout le monde, où ils ſubſiſtent déchus viſiblement par leur infidélité des promeſſes faites à leurs peres, bannis de la terre promiſe, n'ayant aucunes terres à cultiver; eſclaves par-tout où ils ſont, ſans aucune figure de peuple.

Il faut cependant eſpérer que la nation des Juifs ne ſera pas proſcrite pour l'éternité. Dieu, en la conſervant, nous tient en attente de ce qu'il veut faire des malheureux reſtes d'un peuple autrefois ſi favoriſé. Pour preuve de ce que j'avance, je rapporterai ici un paſſage de l'Hiſtoire univerſelle du célebre M. Boſſuet, (1) dans lequel il explique un paſſage du Prophete Iſaïe qui eſt en leur faveur. » Ce » Prophete nous fait donc voir clairement, dit » cet illuſtre Ecrivain, qu'après la converſion » des Gentils le Sauveur que Sion a méconnu, » & que les enfans de Jacob avoient rejetté, » ſe tournera vers eux, effacera leurs péchés, » & leur rendra l'intelligence des prophéties » pour paſſer ſucceſſivement, & de main en » main dans toute la poſtérité, n'être plus

(1) Page 330 de l'Edition *in*-12.

» oubliée jusqu'à la fin du monde, & autant
» de temps qu'il plaira à Dieu le faire durer
» après ce merveilleux événement. Ainsi les
» Juifs reviendront un jour, & ils reviendront
» pour ne s'égarer jamais; mais ils ne revien-
» dront qu'après que l'Orient & l'Occident,
» c'est-à dire, tout l'univers auront été remplis
» de la crainte & de la connoissance de Dieu. «

C'est de la situation où se trouve aujourd'hui la nation des Juifs que je tire une preuve convaincante de la vérité de la Religion Chrétienne, qui est sortie de celle des Juifs, qui s'est soutenue depuis sa naissance avec le plus grand éclat, qui a triomphé des persécutions qu'elle a souffertes, & des Hérétiques qui l'ont attaquée. Sa morale, qui est celle de l'Evangile, la plus sublime de toutes les morales, digne enfin du Dieu qui nous l'a prêchée, n'a souffert aucune altération.

Lorsqu'on examinera avec un esprit dépouillé de prévention les prophéties qui sont répandues dans les Livres sacrés, & qui annoncent si clairement la venue du Messie; lorsqu'on en fera une exacte concordance avec l'Evangile, lorsqu'on admettra les faits historiques rapportés par tant d'Historiens célebres & dignes de foi, on sera

intimement perſuadé de la vérité & de la ſainteté de cette Religion, & qu'elle eſt la ſeule digne d'être pratiquée par des hommes raiſonnables. Ce ſera donc en vain que nos nouveaux Philoſophes l'attaqueront. Ils pourront regarder nos Ecritures comme apocryphes; ils pourront nier les faits rapportés par les Hiſtoriens; mais ils ſeront regardés comme des extravagans, s'ils oſent nier que la nation des Juifs ait exiſté & qu'elle exiſte encore; qu'il y a eu une Jéruſalem & un temple, dont les ruines qui ſubſiſtent encore à nos yeux, ſont des preuves éclatantes de la vengeance divine, & de la vérité de notre Religion. Outre l'avantage qu'elle a d'être la ſeule fondée ſur des faits miraculeux & divins, qu'on a écrits hautement dans les temps qu'ils ſont arrivés, ſans crainte d'être démentis; il y a en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ces temps un miracle toujours ſubſiſtant qui confirme la vérité de tous les autres; c'eſt la ſuite de la Religion toujours victorieuſe, des erreurs qui ont tâché de la détruire, à quoi l'on peut joindre la ſuite viſible d'un continuel châtiment ſur les Juifs qui n'ont pas reçu le Meſſie promis à leurs peres.

Quatre ou cinq faits authentiques, & plus

clairs que la lumiere du ſoleil, font voir notre Religion auſſi ancienne que le monde. Ils montrent par conſéquent qu'elle n'a point d'autre Auteur que celui qui a fondé l'univers, qui tenant tout en ſa main, a pu ſeul & commencer & conduire un deſſein où tous les ſiecles ſont compris.

Tels ſont, Monſieur, mes ſentimens ſur les Ouvrages dont je vous ai parlé. Je pourrois m'être trompé ; mais je les ſoumets au jugement que vous en porterez. Je ſuis tout prêt à me rétracter, ſi vous jugez qu'ils ſoient contraires à la vérité.

PRIERE adreſſée à la Nature par l'Auteur du Syſtême. (1)

» O Nature ! ſouveraine des tous les êtres,
» & vous ſes filles adorables, Vertu, Raiſon,
» Vérité ! ſoyez à jamais nos ſeules Divinités.
» C'eſt à vous que ſont dûs l'encens & les
» hommages de la Terre. Montre-nous donc,
» ô Nature ! ce que l'homme doit faire pour
» obtenir le bonheur que tu lui fais deſirer.
» Vertu, réchauffe-le de ton feu bienfaiſant :
» Raiſon, conduis ſes pas incertains dans les
» routes de la vie : Vérité, que ton flambeau
» l'éclaire. Réuniſſez, ô Déités ſecourables !
» votre pouvoir pour ſoumettre les cœurs. Ban-
» niſſez de nos eſprits l'erreur, la méchan-
» ceté, le trouble. Faites regner en leur place
» la ſcience, la bonté, la ſérénité. Que l'im-
» poſture confondue n'oſe jamais ſe montrer.
» Fixez enfin nos yeux, ſi long-temps éblouis
» ou aveuglés, ſur les objets que nous devons

(1) II. Partie, pag. 411 & 413.

» chercher. Ecartez pour toujours ces fantômes
» hideux, & ces chimeres séduisantes, qui ne
» servent qu'à nous égarer. Tirez-nous des
» abysmes où la superstition nous plonge. Ren-
» versez le fatal empire du prestige & du men-
» songe. Arrachez-leur le pouvoir qu'ils ont
» usurpé sur nous. Commandez sans partage
» aux mortels. Rompez les chaînes qui les
» accablent. Déchirez le voile qui les couvre.
» Appaisez les fureurs qui les enyvrent. Brisez
» dans les mains sanglantes de la tyrannie le
» sceptre dont elle les écrase. Reléguez ces
» Dieux qui les affligent dans les régions ima-
» ginaires dont la crainte les a fait sortir.
» Inspirez du courage à l'être intelligent. Don-
» nez-lui de l'énergie. Qu'il ose enfin s'aimer,
» s'estimer, sentir sa dignité. Qu'il ose s'af-
» franchir. Qu'il soit heureux & libre. Qu'il
» ne soit jamais l'esclave que de vos loix. Qu'il
» perfectionne son sort. Qu'il chérisse ses sem-
» blables. Qu'il jouisse lui-même ; qu'il fasse
» jouir les autres. Consolez l'enfant de la Na-
» ture des maux que le destin le force de subir
» par les plaisirs que la sagesse lui permet de
» goûter. Qu'il apprenne à se soumettre à la
» nécessité. Conduisez-le sans alarmes au

» terme de tous les êtres. Apprenez-lui qu'il » n'eſt fait ni pour l'éviter ni pour le crain- » dre. «

Telle eſt la priere que l'Auteur du nouveau Syſtême fait à la Nature. On pourroit peut-être en approuver une partie, ſi au lieu de l'adreſſer à la Nature, dont il fait ſa Divinité, il invoquoit le Dieu que nous adorons; ce Dieu dont la ſageſſe gouverne tout l'univers, & le maintient dans l'ordre admirable où il ſubſiſte depuis qu'il l'a créé.

Mais il faudroit retrancher de cette priere les termes ampoulés & faſtueux dans leſquels elle eſt écrite, les obſcurités, les contradictions, & les demandes abſurdes que l'Auteur y a inſérées, & qui ſont une ſuite des erreurs où il eſt tombé.

Je crois avoir apperçu dans l'Ouvrage du Syſtême de la Nature, que l'Auteur eſt un homme qui a voulu chercher à découvrir la vérité; mais que, guidé par de faux principes, il a pris une route qui l'a égaré, & qui égarera tous ceux qui le ſuivront. Il l'a ſemée de plaiſirs & de voluptés, dans leſquelles il a mis le ſouverain bonheur, qu'il ne connoît

pas, que les anciens Philoſophes n'ont jamais connu ; mais qui conſiſte uniquement dans la pratique de la vertu, & de cette morale ſublime que l'Evangile nous enſeigne.

FIN.

Case
Wing
folio
BR
144
.A1
v.8
no. 33

THE NEWBERRY LIBRARY